

Recherches sociographiques



Un cadre de la fonction publique. Histoire de vie.

Louis Morin

Volume 14, numéro 2, 1973

Le vécu

Résumé de l'article

Un cadre de la fonction publique. Histoire de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, L. (1973). Un cadre de la fonction publique. Histoire de vie. *Recherches sociographiques*, 14(2), 229–267. <https://doi.org/10.7202/055616ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1973

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UN CADRE DE LA FONCTION PUBLIQUE. HISTOIRE DE VIE

L'étude systématique du Québec contemporain suppose entre autre une observation rigoureuse des représentations que les Québécois eux-mêmes se font de leur propre rapport au monde. Une analyse raffinée de la façon dont ils se voient vivre à l'intérieur de leurs conditions d'existence. Cela, dans le but d'arriver à construire le plus fidèlement possible la vérité de l'expérience vécue de la réalité québécoise. Cette vérité dont devrait pouvoir rendre compte ultimement la construction théorique de son expérience objective.

Mais jusqu'à dernièrement, le vécu comme tel n'a reçu que très peu de considération épistémologique dans l'ensemble de la tradition sociologique. On le considérait bien souvent comme l'expression de la réalité, trompeuse ou fausse, dont il fallait se débarrasser pour arriver au déterminant structurel de l'objet social lui-même. Un peu comme une écaille, à la limite intéressante dans ses aspects subjectifs et impressionnistes, mais sans réelle valeur pour une étude empirique rigoureuse.

Aujourd'hui cependant, cette dimension représentationnelle de la réalité sociale s'avère un constat indéniable du donné sociologique. Plusieurs grands courants d'étude contemporains — entre autres : la psycho-sociologie, l'interactionisme symbolique — l'ont définitivement repérée, garantissant ainsi son statut d'objet scientifique. Ce qui commande une analyse attentive de la nature empirique de cet objet, ainsi que l'établissement de sa position relative dans une théorie intégrée de la réalité sociale globale.

En guise d'exemple d'une telle analyse du vécu de la réalité spécifique du Québec, voici la transcription d'une entrevue recueillie auprès d'un Québécois de soixante ans, fonctionnaire provincial dans la vieille capitale, à qui on a demandé expressément de raconter sa vie. L'aspect scientifique du contenu lui-même apparaîtra de prime abord insatisfaisant puisqu'il ne s'agit que d'un cas isolé de représentation. Mais l'expérience vaut déjà entièrement, pour autant qu'elle permet de faire un examen critique d'une telle optique méthodologique puis de s'arrêter sur un objet d'analyse encore mal connu en sociologie.

Ce qui ressort d'abord de ce récit autobiographique, c'est que *l'histoire de vie* comme telle s'avère bel et bien un outil privilégié d'observation et d'enregistrement de l'aspect vécu de la réalité sociale. Non seulement elle exprime précisément la façon dont le sujet lui-même voit aujourd'hui son rapport au monde, mais encore elle constitue une observation de ce vécu dans son intégrité la plus complexe. Par le rappel rétrospectif de l'expérience de vie, le récit saisit le sujet dans l'ensemble de sa durée et de ses univers significatifs, fournissant ainsi pêle-mêle des échantillons variés des représentations qu'il se fait de ses différents rapports au monde, de son point de vue, autant micro que macro-sociologiques. C'est le travail d'organisation du schéma d'entrevue qui permet à priori de polariser l'attention sur les aspects de ce vécu qui intéressent davantage le chercheur. Le découpage subséquent des passages les plus riches de contenu permettant en outre d'épurer ce donné brut des détails définis comme anecdotiques.

Dans le cas présent, ce fonctionnaire à la retraite, natif du quartier St-Roch, dans le milieu du petit commerce de la ville de Québec, rappelle les tous débuts de sa vie comme ceux d'un enfant heureux, sans souci matériel d'aucune sorte puis choyé par la chaleur d'un climat familial simple et cultivé. « À l'époque, dit-il, la vie s'écoulait sans accident, ni incident aucun. C'était le bon temps. On avait moins d'argent mais on était plus sincère. On savait mieux quoi faire malgré que les possibilités étaient plus restreintes. »

Les premières difficultés de sa vie surviennent en 1932 avec l'entrée sur le marché du travail, en pleine crise économique. En effet, malgré son « prestigieux » diplôme de l'Académie commerciale, aucun emploi ne lui est ouvert qui soit moindrement intéressant ou adapté à la formation qu'il a reçue. C'est le vide total, le chômage et la désillusion. Heureusement, en 1938, une relation lui permet d'entrer dans la fonction publique puis d'y trouver une sécurité d'emploi même si les conditions salariales ne valent encore rien de mieux à l'époque que celles d'un esclave, ni plus ni moins.

Mais enfin, grâce à des études suivies par les soirs à l'Université, il réussit à décrocher un autre diplôme puis ainsi à changer de service pour aller ailleurs se tailler une meilleure situation. De telle sorte qu'il arrive finalement à s'organiser une vie convenable puis à penser pouvoir élever une famille.

Les années passant, un peu plus tard, devant la menace des jeunes qui arrivent mieux préparés, il se sent encore une fois obligé de retourner aux études pour acquérir une nouvelle formation en administration : six ans de cours du soir avant d'obtenir un troisième diplôme qui le met à la tête de son service. Nouvelle promotion, bien-être accru, sécurité garantie jusqu'au jour où on lui demande d'organiser le traitement par informatique à son service. De nouveau, retour forcé à l'université, préparation rapide du projet puis fuite du système pour une retraite tranquille et sans souci. « J'ai parti, pis j'ai sacré mon camp. Je dis bien : "Sacré mon camp". »

Aujourd'hui, il est bien, il n'a plus de responsabilités. Il s'amuse. Il va jouer au golf. Il va à la pêche, travaille à sa maison. La vie est à nouveau simple et tranquille. Pourtant, la société, elle, à son avis, a changé du tout au tout depuis la guerre. Maintenant les gens avec leur constant souci d'avoir plus et de consommer davantage, à l'égal du voisin, ne vivent que pour l'argent et le luxe. Personne n'est heureux. Puis, personne n'a rien gagné sur le bon temps d'avant la guerre si ce n'est le goût pour la paresse et la perte de temps. « On s'en va vers une décadence puis une décadence humaine. »

Pour bien faire, il faudrait revenir à l'ancienne méthode. C'est d'ailleurs pour cette raison que tant de citoyens rêvent de retourner à la campagne. Lui-même, quant à cela, s'est déjà acheté une ferme dans Charlevoix puis s'amuse de temps en temps à cuire son pain comme faisaient les anciens Canadiens qu'il admire beaucoup.

Le vécu du rapport au monde apparaît donc déjà très clairement et de façon précise. On peut le cerner et s'y arrêter. L'entrevue l'a fixé instantanément comme sur une plaque sensible tout en polarisant en même temps l'observation sur ses aspects qui intéressent le plus, en l'occurrence ici les représentations que se fait l'individu lui-même des mutations récentes qu'il a vécues avec le Québec ces dernières années. Les détails d'intérêt ethnographique (histoire de Bouchard-la-tire, les tinettes de beurre du marché Saint-Roch, etc.) ont été momentanément retranchés, lors d'une première lecture, de façon à ne garder que le matériel le plus riche et le plus significatif pour un traitement en profondeur de la conscience historique de l'informateur.

L'individu ici se représente son rapport à ses conditions d'existence d'une double façon. D'abord, il est satisfait de sa position personnelle. Il vit confortablement et se réjouit en tout repos de ses succès bien mérités. Malgré les difficultés du début, il a réussi à passer au travers, à faire vivre convenablement sa famille comme à donner toute l'instruction possible à ses enfants ; son fils aîné est devenu ce que lui avait rêvé d'être, médecin. Par contre, pour ce qui est de sa situation globale par rapport à la société québécoise contemporaine, il est très déçu. Il regrette cette ambiance matérialiste qui s'est installée partout depuis la guerre, entraînant les gens dans les griffes de la finance et dans des habitudes intarissables de consommation luxueuse.

En ce sens, toute l'explication de son rapport au monde se schématise dans une grande dichotomie : « société simple et humaine » — « société compliquée et à l'argent » séparées au moment de la guerre lorsque « la vie a changé à cent pour cent ». Avec la nouvelle société, les gens ont perdu leur simplicité. Ils se sont mis à envier et à rivaliser avec le voisin. L'argent est devenu le premier maître. La paresse s'est installée avec le confort. Le luxe a pris le dessus sur le nécessaire. Tout cela, sans que personne ne soit davantage heureux, ni satisfait de son sort présent.

À cette interprétation de la société s'ajoutent encore trois autres indications intéressantes sur la représentation de son rapport au monde. D'abord, une vision

sans classe de la société québécoise puisque tout le monde peut jouir des avantages que confère un haut pouvoir d'achat; il n'y a plus de critères de différenciation. Ensuite, une vision libérale de la société où ce n'est pas à l'État à intervenir dans les différentes questions sociales, mais bien à chacun suivant ses convictions et sa détermination personnelles. Enfin, une vision populaire de l'ensemble des manières sociales que trahit son vocabulaire étrangement discordant par rapport à son statut d'administrateur en chef d'un service dans un ministère provincial.

On voit donc comment s'organise la représentation sociale autour d'un vaste schéma d'interprétation qui permet à l'acteur social de rendre compréhensible en même temps ses comportements et la situation qu'il vit quotidiennement. C'est là la vérité de son expérience vécue du Québec. Celle que le sociologue tente de cerner et de circonscrire le mieux possible pour pouvoir ensuite la replacer dans une autre représentation, elle-même vaste schéma d'interprétation, mais cette fois, dégagée des contraintes qui la lient à certaines conditions spécifiques de la réalité sociale, puis contrôlée dans chacune des dimensions qui la constituent, par la comparaison systématique.

Pour le moment, une seule entrevue ne permet pas cette interprétation analytique. Ce n'est que dans l'observation méthodique d'une série d'expériences comme celle-ci que des récurrences peuvent se dégager, des groupes distinctifs se constituer, des pistes de recherche apparaître et des hypothèses pertinentes s'imposer. Il n'en reste pas moins, alors précisément que cette étude comparative commence à s'élaborer, qu'il peut être utile de s'arrêter sur un cas comme celui-ci. On y découvre une construction de la réalité sociale, semblable par plusieurs traits à celle qu'effectue le sociologue, mais que celui-ci doit parvenir à intégrer avant de l'expliquer, s'il prétend donner à sa propre interprétation le statut particulier de l'objectivité.

Louis MORIN

*Institut supérieur des sciences humaines,
Université Laval.*

— *Essayez de nous replacer un petit peu ce dont vous vous rappelez de votre père et de votre mère.*

Mon père, c'était un type qui était employé pour le Canadien Pacifique et ma mère, elle venait de Saint-(N) du comté de Dorchester. C'est une paroisse qui est très vieille. Et puis mon père était né à St-Roch de Québec. Alors ils se sont rencontrés. Évidemment, puisqu'ils se sont mariés. Moi, je suis le plus vieux de la famille. J'ai soixante ans et je suis né le 26 mai 1912. Alors, c'est pour te dire que je suis né... les dates. Un an après ma naissance, ma mère a accouché d'un autre enfant, ma sœur... Et comme elle a eu une maladie assez longue, j'ai eu une tante qui était fille et qui venait me chercher le matin et retournait me reconduire à la maison le soir.

— *C'est votre mère qui était malade ?*

C'est ma mère qui était malade. Alors, pour donner une chance à ma mère, évidemment qu'elle venait me chercher le matin et elle venait me reconduire à la maison le soir. Après quelques temps, le voyage était assez long, c'est-à-dire trois rues. Nous demeurions dans ce temps-là à St-Roch de Québec. Ma tante demeurait sur la rue (N) et mes parents, mon père et ma mère, demeuraient sur la rue (N). Alors, ayant trouvé le trajet un peu long du matin au soir, surtout durant l'hiver, elle a décidé, avec l'autorisation de mon père et de ma mère, de me laisser avec elle jusqu'à temps que maman se rétablisse. Et chose curieuse, c'est que j'ai toujours demeuré avec elle. Et soit dit en passant, ma tante qui m'a élevé, a fondé la Compagnie d'assurance (N). Alors, c'est elle qui a écrit la police numéro un, à la main.

Je me souviens de peu de choses évidemment jusqu'à l'âge de cinq ans, ou cinq ans et demi. Je crois qu'à ce temps-là, il nous était permis de fréquenter l'école.

— *Pourriez-vous nous parler un peu de cette tante-là. Qui c'était cette tante-là ? Quelles études elle avait faites ?*

Elle avait fait... Elle aussi, c'était la plus vieille de la famille, une famille de vingt et un enfants. Alors, c'est pour vous dire que les études, elle en avait pratiquement pas. Mais par contre, elle avait un courage, une détermination et peut-être aussi autodidacte. Alors dans ce temps-là, la compagnie d'assurance (N), dont les actionnaires étaient (N), ont demandé à ma tante si elle voulait travailler pour eux autres. Et en passant, elle a dit oui et elle gagnait cinquante cents par semaine dans ce temps-là. Et sur ce cinquante cents-là, elle plaçait vingt-cinq cents en parts, en obligations pour la compagnie d'assurance (N).

C'est pour vous dire que son père, je dirai pas le nom, mais son père... D'abord nous sommes une famille, une des premières familles du Canada. Je peux pas dire mon vrai nom, mais enfin vous seriez surpris d'entendre dire mon vrai nom, c'est un nom de la littérature française. [...] Dans une famille de vingt et un enfants, ils n'étaient pas tous mariés. Mais mon grand-père vivait et ma grand-mère vivait aussi, c'est-à-dire le père et la mère de la tante qui m'a élevé. Ils étaient tous ensemble. Mon grand-père était luthier... Il fabriquait des instruments. Des instruments en bois, pas en cuivre. Et puis je demeurais avec eux.

Maintenant, à l'âge de cinq ans et demi, évidemment qu'ils ont dit : « Bah, faut qu'y aille à l'école. » Là, nous avions au coin de la rue Grant dans ce temps-là, l'on avait l'école Sacré-Cœur. Cette école-là était dirigée par les frères des Écoles chrétiennes. [...] Maintenant, dans la classe, bien, mon Dieu Seigneur, dans la classe... La disposition des écoles a pas tant changé qu'aujourd'hui. C'est-à-dire, a pas tant changé qu'aujourd'hui... les classes étaient les mêmes : les tribunes, les tableaux. Ça a pas évolué. Ça, ça a pas évolué. Je me souviens, moi, que l'on avait des séparations en vitre pratiquement pareil comme aujourd'hui. Des passages, maintenant, les cours... Bien les cours ont évolué énormément, énormément d'avec aujourd'hui, surtout en matière de religion. Parce que, et ça, je me souviens, moi, d'avoir repassé mon catéchisme par cœur, deux fois durant l'année. Et ça, c'était pas une sinécure quand on était obligé d'apprendre les réponses de catéchisme. Y fallait savoir dans l'histoire sainte, l'Arche de Noé, pis combien d'animaux y avait embarqués même si y avait

embarqué des puces avec. Alors, tout ça là, ces changements d'avec aujourd'hui, des changements avec avantage, je crois. En géographie, c'était la même chose. Je me souviens, moi, que — chose qui réellement est remarquable — c'est qu'aujourd'hui en première année, un enfant est bien plus intelligent et bien plus débrouillard qu'on l'était dans notre temps. Parce que fallait apprendre la prononciation du a, du b, puis du c dans notre temps, tandis qu'aujourd'hui, ils apprennent la prononciation du mot au complet, ce qui donne un avantage avec hier. En fait d'arithmétique, c'est encore la même chose. Les mathématiques, je me souviens que les mathématiques, moi, j'ai commencé à travailler les mathématiques pour dire en cinquième. Avant, on s'éternisait sur deux plus deux, comment ça peut faire, pis trois plus trois. Si y en avait dans la classe qui étaient plus niaisieux que les autres, pis qu'y savaient pas que trois plus trois ça fait six, toute la classe s'en ressentissait parce qu'y fallait que le gars, y se rentre dans la tête que trois plus trois, ça fait six. Y en restait un pis il savait pas, alors qu'est-ce qu'on faisait nous autres pendant ce temps-là, on perdait notre temps. T'sais, ça a changé pour l'avantage. Maintenant, en géographie, bien c'était la même chose. On apprenait la géographie puis on apprenait les petits Chinois de la Ste-Enfance, pis fallait apporter notre cent. Ça, c'était taxé. Ah, les petits Chinois de Mao, y fallait qu'on apporte notre argent, t'sais. Et puis, je me souviens, moi, que la Ste-Enfance, je veux pas dire que c'était un racket, mais enfin c'était quelque chose... Je me souviens, moi, qu'y avait un tableau et pis sur ce tableau d'honneur-là, vous placiez votre nom avec la souscription et cette souscription-là était cumulative. Et à la fin de l'année, si vous aviez acheté un petit Chinois vous étiez heureux, vous pouviez même y donner un nom alors. On n'était pas niaisieux mais on n'était pas trop trop intelligent. Je me souviens, moi, pour avoir de l'argent, j'allais vendre des bouteilles de lait, pour les petits Chinois, pis on allait vendre des bouteilles de liqueur, à une cent, pis on mettait ça dans notre poche, pis on était tout heureux d'aller porter ça à la Ste-Enfance, à l'école. Là, je sais pas ce qu'ils faisaient avec, mais en tout cas, nous autres, on le donnait. Toujours que ça, c'était une chose de l'école.

Maintenant, je me souviens aussi une autre chose plate qui s'est passée, qui se passait dans ce temps-là, c'était le catéchisme le dimanche après-midi. En matière de religion, je peux vous dire qu'on était callé, on était réellement callé. Pour aujourd'hui, se placer devant la réalité pis voir qu'on était callé, bien plus qu'aujourd'hui. On allait au catéchisme le dimanche après-midi, pis c'était le bon vieux curé Lagueux. Le curé Lagueux qui était curé de la paroisse St-Roch dans ce temps-là. C'est lui qui a construit cette église-là aujourd'hui, qui voulait avoir une merveille du monde, l'église de St-Roch dans ce temps-là. Et puis, le curé Lagueux nous faisait le catéchisme. Le dimanche après-midi, imaginez-vous donc, dans le temps du mois de mai où ce qu'il faisait beau. Les beaux dimanches, on s'en allait se renfermer dans le sous-sol de l'église St-Roch pour entendre parler du bon Dieu, pis se faire faire le catéchisme. Une heure, une heure et demie de temps. On sortait de là blasé, on sortait de là fou, on avait perdu notre dimanche après-midi. C'était à peu près le seul congé complet qu'on avait. Ça, je me souviens de ça et puis je vous dis sincèrement qu'aujourd'hui, ils ne le font pas ça, pis je les blâme pas. Mais, dans ce temps-là, on le faisait pis aujourd'hui, ils le font pas.

En fait d'école, après l'école St-Roch, évidemment je restais toujours chez ma tante pis c'était ma tante qui payait pour moi à toutes les écoles. Elle

m'habillait, évidemment. Chose drôle : en finissant l'école St-Roch, j'avais fini mon cours là, à l'école St-Roch, ma tante m'a dit : « Qu'est-ce que tu veux faire ? » Bien j'ai dit : « J'aimerais ça faire un médecin. » Dans ce temps-là, médecin, c'était bien vu, pis encore aujourd'hui. Enfin, c'était mieux dans ce temps-là, je pense, qu'aujourd'hui parce que le nombre était moins fort. Elle a dit : « Qu'est-ce que tu vas faire ? Moi j'aimerais ça que tu sois dans le commerce. Si tu étais dans le commerce, elle a dit, tu pourrais peut-être entrer à la compagnie d'assurance (N). — Ah, j'ai dit, ça a du sens. » Alors là, je me suis inscrit à l'Académie commerciale. Dans ce temps-là, c'était pas l'Académie de Québec. C'était l'Académie commerciale. Là, c'était pas n'importe qui qui était capable d'entrer là.

— *Peut-être, juste avant qu'on en arrive là, pourriez-vous me rappeler quand vous étiez à l'école St-Roch puis à l'école du Sacré-Cœur, puis vous reveniez à la maison le soir, qu'est ce qu'y se passait, les activités du quartier...*

Alors, dans la maison, après l'école, évidemment d'abord qu'on n'avait pas les occasions qu'on a aujourd'hui, en fait de divertissement. Alors, après l'école, à quatre heures, fallait que je fasse mes devoirs. Là, j'arrivais à la maison puis comme je vous disais, mon grand-père était un luthier. Alors là, je lui aidais à réparer des violons. Et, soit dit en passant, c'est un art, réparer des violons. Et mon grand-père était reconnu provincialement comme un artiste dans ce métier, par le fait que pour réparer un violon, y a deux choses : y faut pas enlever la tonalité du violon et ensuite de ça, moi, je me souviens une fois qu'il a reçu un violon en morceaux. Il avait inventé une colle spéciale qui n'était pas pesante, une colle légère qui n'enlevait absolument rien dans le son du violon. Y pouvait poser des renforts à volonté puis ça enlevait rien. Alors moi là, j'arrivais le soir et puis je montais en haut dans la boutique, comme on l'appelait, et puis je montais en haut dans la boutique et je l'aidais à réparer des violons. [...]

Maintenant, je faisais mes devoirs le soir et après mes devoirs, après le souper, vers six heures et demie, là, mon grand-père et moi, on allait au poste de pompiers numéro trois, sur la rue Dorchester. Là, on jouait aux dames. Ça avait l'air que dans le temps, j'étais un bon joueur de dames, parce que là, on jouait aux dames une partie de la soirée. Pas tard parce qu'il fallait pas se coucher tard. Alors là, on jouait aux dames quoi, jusque vers huit heures, huit heures et demie. Et là, mon grand-père et moi, on s'en revenait jusqu'à la maison ; je me couchais puis mon grand-père pouvait lire jusqu'à deux heures, trois heures dans la nuit. Alors là, c'était un peu les divertissements qu'on avait.

Quand j'ai vieilli, on allait se baigner au quai de sable. Y en a plusieurs qui vont se souvenir de ça, le quai de sable. C'était avant la guerre, c'était à la place de chez Morton en bas. L'Anglo était pas construit dans ce temps-là et puis on partait une gang de petits gars, avec nos costumes de bain, pis on allait se baigner au quai de sable, pis on revenait le soir. Y avait les marches qu'y appelaient aussi dans ce temps-là. C'était un quai qui était fait en marches. Y descendait assez creux pis c'était toutes des marches. Pis ça, c'était assez dangereux parce qu'à la marée basse, y restait un limon sur ces marches-là. On est allé en chercher plusieurs à l'automne là, lorsque les types allaient pêcher l'éperlan à l'automne, dans ces marches-là. Et puis je me souviens, moi, à l'automne, à ma connaissance, y avait un nommé Ruel pis moi, on est allé chercher deux gars là qui se seraient noyés parce qu'à la marée baissante, le

limon, les bottes, les imperméables vous savez l'automne, pis y pêchaient à l'éperlan. L'automne aussi, on partait après l'école pis on allait pêcher l'éperlan, on allait sur les quais. Ça, c'était le divertissement. Maintenant, j'appartenais à un club de baseball, de softball, comme aujourd'hui. J'appartenais à un club de hockey l'hiver, comme aujourd'hui. Y a pas grand changement dans ces domaines-là. Maintenant, en parlant de ça, on peut parler aussi des coups qu'on a fait, quand on était jeune. Parce qu'aujourd'hui, on voit plus ça. [...]

Maintenant, quand j'ai été un peu plus vieux, j'allais passer mes vacances chez mes grands-parents à St-(N), dans le comté de Dorchester. Là, c'était des cultivateurs pis moi, j'étais assez heureux d'aller là, parce que moi, ça me faisait une place à aller pour passer mon été. Et puis, je travaillais à la ferme. Faut dire qu'on se levait à quatre heures, oui quatre heures. Mon grand-père se levait avant parce qu'il préparait... Quand on entendait les seaux pour les vaches, c'était le temps de se lever. Y était quatre heures le matin, pis on se couchait après le chapelet, à sept heures et demie. On disait le chapelet en famille. Là, j'ai passé beaucoup d'étés là. Pis ça, c'est un beau souvenir parce que c'était des cultivateurs sincères. C'était des habitants comme on peut appeler, mais de vrais habitants où c'était ma grand-mère qui faisait son pain et où c'était une personne qui coupait le pain et c'était mon grand-père. C'était lui qui le gagnait, le pain quotidien ; c'était lui qui avait le privilège. Je me souviens qu'y coupait le pain, pis y prenait le pain, y l'accotait sur sa chemise carreautee, pis cette chemise-là, elle pouvait aller dans le derrière d'un cheval ou d'une grosse vache, comme vous voulez. Pis le midi, y s'assoyait à table avec la même chemise et y accotait le pain dessus. Alors c'est pour vous dire que des calories, on en a mangé de toutes les espèces. Mais c'est pour vous dire que c'est une place franchement là où... une place qui fait différence avec le cultivateur d'aujourd'hui. C'était vraiment là un cultivateur qui était à l'aise. Y avait encore ses bœufs dans ce temps-là. Y les avait nommés. Chaque bœuf avait son nom dans ce temps-là. Pis je me souviens, ça m'avait montré un peu dans ce temps-là, les travaux manuels de la ferme. Parce qu'il n'y avait pas de tracteurs ; y avait des moyens rudimentaires de travailler. Différence avec aujourd'hui où le cultivateur se plaint avec un tracteur, avec tout son outillage, avec toutes les possibilités. Alors ça, ça m'a montré quelque chose. Maintenant, aller jusqu'à... mon doux, jusqu'à temps que je finisse mes études à l'école St-Roch, je suis entré à l'Académie commerciale.

— *Est-ce que votre grand-père, votre tante, c'était des gens qui avaient beaucoup d'activités sociales, qui faisaient partie de clubs ou qui... ?*

Y avait aucun club dans ce temps-là. Dans ce temps-là, vous aviez aucun club. Les activités sociales se faisaient dans les maisons. Mais mon grand-père et mes tantes, mon père même, c'était des musiciens. Alors, c'est-à-dire qu'ils faisaient de la musique le soir, en fin de semaine. Y avait mon père qui jouait du cornet ; y avait ma tante qui m'a élevé qui jouait du violon et du piano. Si vous aviez vu le piano dans ce temps-là ! Je vous dis que c'était... Et y avait mon grand-père qui jouait du violon. J'avais une autre de mes tantes qui était violoniste. Alors tout ça, ça faisait un genre de quartet et ils s'amusaient le soir comme ça. En fin de semaine, ils s'amusaient comme ça. Y avait des clubs de raquetteurs. Faut pas dire qu'y avait pas de clubs. Y avait les clubs de raquetteurs du temps. Sans déprécier ceux d'aujourd'hui — évidemment on est

en '72 — les clubs de raquetteurs du temps, y faisaient réellement de la raquette. Où y avait des excursions, où franchement c'était un déploiement en plein air. C'était pas de se renfermer dans un bar, de dire : « J'appartiens à tel club pis je prends un coup toute la soirée. » Dans ce temps-là, c'était pas ça.

Je me souviens, en pensant au coup, mon grand-père, quand il se levait le matin... C'est un type qui est mort à quatre-vingts. Et puis il se levait le matin et pis il s'en allait en haut de l'armoire. Là, il y avait un petit dix onces d'alcool pur. Ça, c'était pur. Ça avait, comme disent les Français, quatre-vingt-dix over. Pis là, il se prenait une petite « shot » d'alcool pur en se levant. En tout cas, là, les deux épaules y collaient ensemble. Y avait un frisson pour ébranler la maison, mais c'était fini. Y en prenait plus de la journée. Le soir, en se couchant, son petit verre d'alcool encore, pis, brrr, les épaules y frappaient et puis c'était fini. Ça, c'était ses deux verres d'alcool par jour.

En fait de divertissement, y avait pas d'autres choses dans ce temps-là. D'abord, y avait pas d'autos. C'était de la voiture. Pis, où vous vouliez aller, bien, c'était pas trop loin, avec un cheval pis une voiture. Alors, qu'est-ce qui arrivait ? Bien, on restait alentour. Pis, comme je vous disais, on se désennuyait chez l'un et chez l'autre.

Je me souviens, moi, dans le temps de (N), y restait en face de chez nous. [...] Parce que moi, je demeurais dans le bout des Juifs. On appelait ça le quartier des Juifs. Parce que dans ce temps-là, St-Roch, y avait les Juifs. Les Juifs commençaient, à part de ça. Y avait la rue Grant en descendant par en bas, la rue Grant, la rue St-Dominique pis ainsi de suite. Alors ça, c'était le bout des Juifs qu'y appelaient dans ce temps-là. Y avait une synagogue ; la synagogue était là. Puis quand on voulait se divertir un peu, on disait : « On va aller agacer les Juifs. » Là, on partait pis on traversait la rue Grant pis... En tout cas, c'est peut-être pas beau. En fin de compte, c'était notre divertissement, ça, nous autres, les Juifs. C'était à peu près la seule chose qui pouvait y avoir. [...]

Je crois que c'était le bon temps parce qu'évidemment, à comparer avec aujourd'hui, on avait moins d'argent, mais par contre, on était plus sincère. On savait mieux quoi faire malgré que les possibilités étaient plus restreintes. Dans le temps du sucre d'érable, moi, je me souviens, j'ai été faire du sucre d'érable avec mes grands-parents dans St-(N). Y avaient trois mille érables à peu près, trois, quatre mille érables. Et puis moi, je me souviens des chalumeaux en bois qu'y faisaient durant l'hiver. Quand les chalumeaux sont arrivés ensuite de ça, en métal, là, y a eu une certaine friction. Les cultivateurs ont dit : « Ça va t'y goûter ? » Parce que le bois, le chalumeau en bois était plus normal selon eux. Alors là, y a eu... C'est comme les chaudières, je me souviens, moi, que les chaudières... Avant que les chaudières en fer, en aluminium arrivent, c'était des chaudières en bois. Là, quand le métal est arrivé, les gens, les cultivateurs étaient indécis. Et puis, fallait que le maire, que le curé, que les autorités aient essayé avant, pour dire : « C'est bon. On l'a essayé, pis ça a pas de goût. » Je me souviens, moi, on allait à la messe le dimanche, avec le cheval pis la voiture évidemment. Pis on faisait trois milles, quatre milles pour aller à la messe. [...]

Alors, tout ça, c'est des souvenirs des parents du côté de ma mère. Du côté de mon père, bien, c'est comme je vous dis, mon grand-père était possesseur de la dernière maison de St-Roch de Québec. C'est-à-dire, où est [N] aujourd'hui, où est [X], ça c'était la dernière maison. C'était une maison qui avait cinquante et un pieds de long par vingt-huit ou trente de large. Et comme

étant la dernière maison, c'était un abattoir, et comme mon grand-père, ayant vingt et un enfants, pouvait pas trouver autre chose qu'un abattoir pour pouvoir les loger, y avait acheté ça. Ici, j'ai un contrat qui date, je crois de 1700 quelque chose, de mon grand-père. Un contrat de troc. À tout événement, c'est mon fils qui a ça. Y est comique à lire, de voir l'expression qui est donnée. C'est une vente qui est effectuée, écrite à la main naturellement. Et puis ça, c'était des reliques de mon grand-père. J'ai le rouet ici que vous voyez là. J'ai ce rouet-là, moi, qui date de cent années et plus. J'ai un berceau, moi, ici, dans la cave, qui date de cent années comme j'ai un dévidoir qui appartenait à mon grand-père.

— *Toute cette famille-là, de votre tante, puis de vos grands-parents, est-ce que c'était des gens qui étaient au-dessus de la moyenne dans le quartier?*

Non.

— *Pourriez-vous me parler un petit peu... Vous m'avez parlé des Juifs, pis là vous me parlez un petit peu du niveau de vie. Voulez-vous me parler un petit peu des classes qu'il y avait dans St-Roch et comment se situait votre famille?*

Bien, St-Roch, dans le temps, était la place par excellence. C'est-à-dire que c'était le quartier qui n'était pas riche, qui n'était pas pauvre, mais qui vivait très bien. Par le fait qu'on voyait maintenant J. B. Laliberté qui demeurait là. J. B. Laliberté, bien, y avait ses chevaux, son ascenseur privé dans sa maison. Vous aviez à part de cela Lépine. Lépine que j'ai connu, moi, et que je connais encore très bien, les enfants de mon âge. Vous aviez les Lépine qui étaient très à l'aise, très bien. Vous aviez ensuite de ça, la compagnie Paquet qui ont demeuré dans St-Roch. Vous aviez ensuite de ça, le docteur Martin que je me souviens, moi, qui était ancien maire de Québec, qui demeurait dans la rue des Fossets. C'était pas le quartier riche, c'était pas le quartier pauvre.

Je pourrais vous dire que dans ce temps-là, y avait pas de pauvres. Y avait pas de pauvres dans ce temps-là. Y avait des personnes qui avaient besoin mais y avait pas de pauvres parce que tous les gens avaient du cœur, avaient du cœur de travailler. Maintenant, ils regardaient pas l'ouvrage. Alors, c'est pour ça qu'il y avait pas de pauvres. Vous aviez un pic pis la pelle, les gars faisaient le pic pis la pelle. Y gagnaient vingt cents de l'heure, mais ils le faisaient quand même, à vingt cents de l'heure, du pic pis de la pelle, parce qu'y voulaient donner à manger à leur famille. Y avait pas de pauvres. Y avait par exemple une chose qui était remarquable, le curé Lagueux l'avait dit en pleine chaire : « St-Roch, c'est l'abreuvoir de la ville de Québec. »

— *Qu'est-ce qu'il voulait dire par là?*

Ça voulait dire que c'était plein de tavernes. Et c'était un fait qu'y avait des tavernes. Y avait des tavernes dans St-Roch où je demeurais, moi, là. Y en avait à tous les coins de rue. Et puis, les tavernes, dans ce temps-là évidemment, y avait pas de tables ni chaises, c'était au bar. Tout le monde prenait son verre de bière. La bière dans ce temps-là coûtait cinq cents et puis tout le monde prenait son verre de bière accoudé au bar. C'est plus tard qu'est venu le règlement de table, je me souviens, moi, que ça a fait un mouvement dans la ville de Québec.

Parce que les sociétés de tempérance ont dit : « Ça a pas de sens de placer des tables pis des chaises. Le type va prendre un coup pis y va être assis, y saura pas quand y va n'avoir assez. Tandis que quand il est debout, quand il tombe, au moins ils savent qu'il est saoul. »

— *Vous souvenez-vous des dates ?*

Non, je ne me souviens pas des dates. Les dates, ça, c'est dur. [...] Ça, c'est pour vous dire qu'y avait pas de gars... y avait pas de pauvres, y avait pas d'indigents comme on peut dire. Les seuls pauvres qu'y avait dans ce temps-là, les seules malheureuses qu'on pouvait dire, c'était les épouses d'ivrognes, parce qu'y avait des ivrognes dans ce temps-là. Aujourd'hui, on dit : « C'est un alcoolique. » Mais aujourd'hui, l'alcoolique va mieux se tenir que l'ivrogne se tenait dans ce temps-là. L'ivrogne finissait de travailler, admettons à six heures, pis là, y partait, principalement en fin de semaine quand y avait sa paye, pis là, y partait pis y entraît à la taverne. Pis là, ça fermait à onze heures. Onze heures pis des fois onze heures et demie. Je me souviens pas, mais je pense que ça fermait à onze heures. Y passait sa soirée à taverne. Pis là, y partait de là, saoul mort pratiquement. Pis là, y s'en allait chez lui. C'était juste ça qui était l'indigence si l'on veut, le malheur, parce qu'y dépensait son argent à taverne. Comment j'ai vu de femmes, moi, à la porte des tavernes, appeler les commis pis dire : « Bien, donne-moi... dis à mon mari qu'y me donne deux piastres au moins que j'aïlle faire mon marché pour la fin de semaine. » Pis c'est drôle : je peux vous dire une chose, j'ai été élevé dans le bout des tavernes, j'ai jamais pris un verre de bière de ma vie. La bière m'a rien dit. J'ai trop vu d'exemples. J'en prends un verre de même, mais dire un type là... Où, moi, je travaille... j'ai travaillé pour le Ministère de (N) dehors, dur, pis j'arrivais le soir, quatre-vingts, quatre-vingt-dix degrés durant la journée, j'arrivais le soir, on était déshydraté. Jamais, ça m'a jamais tenté d'en prendre. Et puis, alors moi, je trouve que c'étaient les seuls malheurs qu'y pouvait y avoir dans ce temps-là.

— *Y avait-il une classe plus riche ? Vous parliez tout à l'heure des Juifs, des gros commerçants ?*

Non, les Juifs étaient pas riches. D'ailleurs, dans ce temps-là, les Juifs étaient pas comme aujourd'hui. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, vous voyez le Juif... Comme ici, à deux coins, j'ai la sœur de [N] qui demeure ici, bon. Dans ce temps-là, les Juifs allaient pas ailleurs que dans St-Roch et montraient pas leur état financier par l'auto. D'abord, y en avait pas. Par la maison, par l'éclat, absolument pas. On voyait passer des rabbins avec les grandes barbes et les chapeaux plats. [...] Non, dans ce temps-là, y avait aucun éclat avec les Juifs. D'ailleurs, dans ce temps-là, on s'occupait pas des gens qui avaient de l'argent. On pouvait pas dire dans ce temps-là : « Une personne en a, pis l'autre en a pas. » Parce qu'y avait pas de standard de vie exceptionnel. La seule preuve qu'on pouvait dire : « Le gars, y a un cheval pis une voiture. » Aujourd'hui, le gars peut avoir un char. Je peux avoir une Cadillac pis être cassé. Dans ce temps-là, le gars qu'y avait le cheval pis la voiture, y était en moyen. On reconnaissait aussi le type en moyen par ses habits : le capot de chat. Mais pas n'importe lequel capot de chat. Le capot de chat où les peaux étaient égales, pis où réellement... Ensuite de ça, y avait une manière qui distinguait un certain rang financier. Mais aucune

chose nous disait qu'un gars était riche. Mais on savait que si un gars avait un cheval pis une voiture, y était capable de l'avoir. Nous autres, on n'était pas capable de l'avoir. Mais aujourd'hui quelqu'un a une auto pis y a pas les moyens de l'avoir. Alors, c'est ça qui était la différence. Les repas, bien mon doux, on peut pas dire qu'on choisissait notre restaurant. Y en avait pas. Moi, je me souviens d'un restaurant chinois, pis dans ce temps-là, c'était seulement que des Chinois. Je sais pas si c'est nous autres qui les avait achetés de la Ste-Enfance, mais dans ce temps-là, c'était seulement que des Chinois. Et je me souviens, moi, que le meilleur restaurant chinois à Québec, c'était le Paris Café sur la rue Notre-Dame-des-Anges. À quelle place que vous vouliez aller? Y avait aucun restaurant. Alors, c'était ça. Y avait l'Ontario Café sur la rue Dupont. C'était du chinois.

— *Aviez-vous un petit peu d'argent de poche quand vous étiez dans cette école-là?*

Non, moi, ma tante me donnait vingt-cinq cents par semaine. Ça, c'était pour mes dépenses. Évidemment que vingt-cinq cents par semaine, dans ce temps-là, où est-ce que vous vouliez qu'on aille? À place, on s'achetait de la crème à glace, de la crème glacée. Ça coûtait cinq cents et puis on avait nos places parce que des fois on avait deux boules pour cinq cents. Le dimanche après-midi, on avait aucun moyen de dépenses. Quand bien même on aurait eu vingt-cinq mille piastres, on savait pas où aller. C'est pas pareil comme aujourd'hui. C'est pour vous dire que l'argent, c'était pas un moyen dans ce temps-là. C'était un moyen de vivre. C'était pas un moyen de luxe. C'est la différence d'aujourd'hui. Vous aviez pas de radio. Alors, avec votre vingt-cinq cents, vous pouviez fêter une maudite escousse. On s'achetait des « marles », on s'achetait des « bôlés », on pouvait s'acheter quoi? [...]

Je me souviens, moi, que quand je me suis marié, moi, en 1940, bien je gagnais quoi? Je gagnais dix-huit piastres par semaine, en 1940. Pis j'avais pas de dettes. Pour vous dire qu'en l'année de la guerre là, ça a pas été longtemps que mon dix-huit piastres là, y marchait plus. Ma femme sortait pour aller faire le marché avec deux piastres. Aujourd'hui, j'ai été chercher le petit paquet de viande, pis ça m'a coûté seize piastres. Alors, c'est pour vous dire que dans ce temps-là, le monde vivait mieux. Y vivait mieux qu'aujourd'hui. Parce qu'aujourd'hui, on veut trop suivre le voisin. On n'a pas faim mais on est obligé de manger. Dans ce temps-là, c'était pas la même chose. Et je me souviens... Moi je paie des taxes de neige aujourd'hui. Je me souviens dans ce temps-là qu'un dénommé Duquet, qui demeurait sur la rue St-Vallier, que des gros « berlots » de neige, y remplissait ça à la pelle, avec un cheval pis une voiture évidemment. Y chargeait vingt-cinq cents du voyage. Pis à chaque voyage là, je me souviens, moi, que quand je le regardais, ma tante disait: « Fais un trait sur le mur, avec une craie. » Pis lui, y faisait un trait sur le « berlot » pour pas qu'y passe un voyage. Pis ça, y fallait que ce soit propre. Combien vous pensez qu'y pouvait faire de voyages par jour ce gars-là? Y pouvait pas en faire énormément. À vingt-cinq cents du voyage, y fallait qu'y nourrisse son cheval, pis y avait une grosse famille.

Vous voyez que dans ce temps-là, tout le monde vivait, pis y vivait mieux. Moi, je calcule qu'y vivait mieux. On vivait mieux dans ce temps-là parce que, je sais pas, on était plus sincère, on était moins financier, on essayait moins de

travailler pour la piastre, mais on essayait de vivre. C'est tout ce que c'est qu'il y avait.

— *Au point de vue religieux, est-ce que vous étiez dans une famille religieuse ?*

La famille de mon père n'était pas tout à fait religieuse. C'est-à-dire qu'ils suivaient les principes de la religion catholique. C'était des gens qui ne manquaient pas la messe le dimanche. Mais c'était pas des gens qui pouvaient s'extérioriser. La famille de ma mère était plus religieuse que la famille de mon père. Mon père n'était pas religieux du tout. D'abord, premièrement, vous savez dans ce temps-là, les hommes de chemin de fer, ben, y étaient toujours partis. Enfin... [...] C'était des gens de la ville. Ensuite de ça, ils avaient l'occasion de voir les journaux, de lire les journaux. Ils avaient l'occasion de se renseigner mieux que les parents de ma mère qui vivaient en campagne, qui lisaient l'Almanach du Sacré-Cœur ou de la Bonne Sainte-Anne ou tout ce que vous voudrez en fait de religion. Alors, vous voyez le décalage entre les deux familles, les citadins puis les cultivateurs. Alors, c'était juste pour ça. La croyance était la même. Y croyaient au bon Dieu. Ça marchait bien, mais les fondations étaient différentes. Alors, c'est pour ça que la religion était pas exercée de la même manière.

Et puis, ça a continué de même. Moi, aller jusqu'à la guerre en 1940, là, je me souviens des choses, je me souviens de très belles choses. Passé 1940, ça été plus dur. Là, passé 1940, on s'est aperçu évidemment que la finance entraînait plus en ligne de compte que les relations humaines si on peut dire. Là, le gars travaillait pour la piastre. Et puis, plus ça a été, plus c'est venu à notre temps que... Moi, quand je me suis marié, moi, et bien, je fendais encore mon bois. Je me souviens, moi, que j'étais pas riche. Évidemment que j'étais pas riche à dix-huit piastres par semaine et puis on chauffait au bois. Alors, je recevais quatre cordes de bois. Ça coûtait meilleur marché de l'avoir pas fendu. Alors, je fendais mon bois. Et puis, bien, ça encore... Qu'est-ce qu'on retrouve ? Le bois pour le foyer pour le riche. Dans ce temps-là, on chauffait avec le bois, nous autres. Aujourd'hui, c'est un luxe, le bois. Parce que vous placez ça dans votre foyer, puis c'est un luxe. Mais dans le temps, c'était une utilité. Alors, on voit tout de suite la différence qui peut y avoir avant '40 si l'on veut et avec aujourd'hui. Pis la différence est l'évolution financière.

— *De fait, mettons après avoir vu un peu le quartier pis la vie de St-Roch, est-ce que dans ce temps-là, la haute-ville puis la basse-ville, y avait une différence comme aujourd'hui ?*

Oui, oui.

— *Comment vous voyiez la différence entre la haute-ville et la basse-ville ?*

On voyait, nous autres, la haute-ville comme étant une catégorie, comme ayant une renommée. D'abord, parce que quelqu'un qui demeurait à la haute-ville était sensé avoir plus d'instruction, plus de facilités financières. Parce que tous les gens de bien demeuraient à la haute-ville. Mais faut pas s'y méprendre. Y avait certains quartiers de la haute-ville... On disait la haute-ville ; ça englobait le haut du cap mais vous aviez des quartiers où réellement St-Roch était meilleur qu'eux. Mais par contre, on avait la Grande-Allée dans le temps.

On prenait ensuite de ça la rue d'Auteuil. On prenait en fait ce quartier-là, certaines rues de la haute-ville. Mais évidemment, tout passait dans la haute-ville pour être le quartier riche. Et c'est pour ça que... Ensuite de ça, la haute-ville profitait des parcs que nous n'avions pas. On avait le parc Victoria dans ce temps-là. C'était le seul parc où le dimanche après-midi on pouvait aller jouer. Et puis nous autres, on montait sur les Plaines ou on montait sur l'Esplanade. Y avait des balançoires mais c'était encore à la haute-ville. Alors, y avait tout de suite une différence avec la haute-ville. Je me souviens, moi, que je sortais avec un ami. On était deux gars, pis le soir on se promenait sur la rue St-Joseph. En bons Canadiens, on « seinaï » des filles, à pied. On partait nous autres, pis on arrêtaï au boulevard Langelier, pis on arrêtaï à la rue Dupont. C'était un type de bonne famille, très bien. On avait quoi? Dix-sept, dix-huit ans. Un bon soir, je lui dis : « Veux-tu, on va aller faire un tour sur la rue St-Jean? — Es-tu fou, qu'y dit, c'est pas notre place sur la rue St-Jean. Qu'est-ce qu'on va faire là sur la rue St-Jean? — Comment qu'est-ce qu'on va faire là, sur la rue St-Jean? On va se promener comme on se promène sur la rue St-Joseph. — Ah, il dit, jamais de la vie. C'est pas notre place, ça, les snobs de la haute-ville. » Voyez-vous tout de suite, la mentalité. La minute qu'on montait l'escalier, l'escalier de fer chez Lépine, ça changeait. Ça changeait. Mais, pour dire par exemple, c'est comme un gars... Moi, ma femme, elle restait à la haute-ville, pis le gars qui allait voir une fille à la haute-ville, c'était comme le gars qui allait voir une fille, passé le boulevard Langelier. La haute-ville, si y allait voir une fille de la haute-ville, c'était quelqu'un. Moi, je sortais avec une fille — je ne dirai pas le nom — ses parents demeuraient sur l'avenue [N]. Et puis, le premier soir que je suis rentré à la maison, moi j'étais tout épaté de ça. Imaginez-vous, moi, je n'avais jamais vu ça de ma vie, un ameublement semblable. Son père était en moyen.

— *L'avenue [N], ça se trouve où ça?*

Ça se trouve... Elle prend à Grande-Allée puis elle s'arrête à [N], je crois. Elle traverse... C'était quelqu'un de bien. Bien, moi, j'avais dit ça. « Comment! Tu sors avec cette fille-là! C'est pas ton rang, c'est pas ta classe! » C'était la mentalité des gens. On restait dans la basse-ville. Nous autres, St-Roch, c'était la basse-ville. Maintenant, on avait aussi dans ce temps-là, y avait une certaine rivalité de paroisses aussi. On allait voir une fille à Limoilou, c'était la même chose: des fois, y fallait traverser le pont, pis vite en maudit. Comme on allait voir une fille à St-Sauveur, passé le boulevard Langelier, y fallait traverser le boulevard vite en maudit des fois parce que...

— *Comment ça? Qu'est-ce qu'y se passait?*

Parce que les gars, on allait chercher des filles dans leur parc. T'sais, y avait un esprit de paroisse, un esprit de clocher que les gars voulaient garder leurs filles. Comme nous autres, on voulait garder nos filles dans St-Roch. Alors, quand on voyait un gars de St-Sauveur ou un gars de Limoilou qui s'en venait, qui sortait avec une fille, fallait faire attention. Dans ce temps-là, le frère de la fille disait : « Une minute, les gars, ma sœur l'aime pis c'est un bon gars. » Le gars passait. Y avait une rivalité de même. Pis avec la haute-ville, bien, c'était pareil, t'sais. Y avait une rivalité là.

Maintenant, bien, passé 1940... On peut dire 1940. On peut prendre cette date-là, l'année de la guerre. Bien là, comme je disais tout à l'heure, y a eu plus...

Ça s'est plus mêlé. Là, on reconnaissait plus ceux qui avaient de l'argent pis ceux qui en avaient pas parce que ceux qui avaient pas d'argent avant en avaient autant que ceux qui en ont aujourd'hui. Ces gars-là travaillaient dans les usines; y travaillaient partout. Alors, on les reconnaissait plus. Ils pouvaient aller n'importe où. Différences de classe, y en a plus eu parce que le gars était capable de dépenser sa piastre comme le gars qui était riche. Alors la différence a commencé à se laisser un peu là.

— *Mais la différence venait avant, surtout de celui qui avait de l'argent, de celui qui en avait pas ou qui en avait moins, ou y avait aussi d'autres choses?*

On peut dire que la différence, y en avait surtout des parents que des enfants. Les parents faisaient plutôt une différence de voir qui fréquentait leur fille, ou leur garçon fréquentait la fille de qui. C'était plutôt ça, cette différence-là. Parce que fallait nécessairement... Dans ce temps-là, un professionnel était très bien vu. Que ce soit avocat ou médecin. Un professionnel était très bien vu. Évidemment que des comptables pis des directeurs, y en avait pas dans ce temps-là. Le type était patron d'une industrie pis là, y voulait voir qui ses enfants fréquentaient pour ne pas qu'ils fréquentent n'importe qui. Parce qu'on avait pour ainsi dire... Je sais pas si on pourrait dire qu'il y avait deux classes dans la société. Je sais pas si je pourrais dire ça. Mais je pense que je pourrais l'avancer en disant qu'il y avait deux classes dans la société : y avait la classe de la société qui était très bien pis y avait la classe de la société qui était moyenne. Mais on peut pas dire moyenne. On peut dire qui était un peu inférieure à la moyenne. C'était ces deux classes-là qui voulaient pas se rencontrer.

— *Pourriez-vous nous reparler un petit peu de la classe de ceux qui étaient très bien : d'abord est-ce que c'était des gens financièrement au-dessus de la moyenne? Est-ce qu'ils étaient plus éduqués, mieux élevés?*

Bon, c'est-à-dire que, en fait d'éducation, en fait d'instruction, on peut pas dire que dans cette classe-là, ils avaient plus d'instruction que d'autres. Parce que c'était des parvenus qu'on peut appeler. Un certain pourcentage était des parvenus. C'est-à-dire qu'ils avaient fait de l'argent : entrepreneurs-plombiers, entrepreneurs-électriciens, des entrepreneurs, des types, des propriétaires de magasin. En fin de compte, ils avaient fait de l'argent, ils étaient parvenus à une certaine situation financière, non pas à leur instruction mais à la chance qu'ils avaient eue. Ils avaient frappé le bon moment. Alors, en parlant d'instruction, ils n'étaient pas parvenus par leur instruction. Maintenant, évidemment que rendus à ce niveau-là, eux-autres, y voulaient s'abouter à ceux qui avaient de l'instruction et qui étaient parvenus grâce à leurs connaissances d'instruction : l'avocat, le médecin. On peut dire le gars qui avait une grosse affaire, qui était président, directeur-général d'une grosse entreprise comme les Amyot de Dominion Corset. Alors lui, le petit qui était parvenu, il voulait s'abouter à ça. Alors là, il « snappait » les autres puis il enviait les plus hauts. Alors, voyez-vous la différence? Maintenant, ceux qui étaient professionnels. Eux parvenaient par quoi? Évidemment, ils parvenaient par leur profession. Y avait un genre de snobisme qui existait, un genre de snobisme de finance. Non d'état financier, non. Mais, le snobisme existait. Moi, je l'ai connu comme ceci : c'est que le snobisme, « moi, je suis plus intelligent que toi, j'ai plus étudié que toi; alors tu

prends ce que je te dis. C'est moi qui suis le connaissant dans ça. » Alors, moi, je voyais le snobisme comme ça. Le médecin c'était le dieu. Y soignait. C'était un vrai sorcier mais c'était le dieu quand même. Vous prenez le curé. Bien le curé, ce que le curé disait, c'était le Bon Dieu qui le disait. Alors ça, c'était une catégorie de personnes qu'y fallait... pas vénérer, mais en fin de compte apprécier.

— *Est-ce que ces gens-là se tenaient beaucoup ensemble, se défendaient, ou bien si... ?*

Non, pour dire qu'ils se tenaient ensemble puis qu'ils se défendaient, non, non. Ils s'attaquaient pas, mais ils se tenaient pas ensemble comme on peut voir aujourd'hui des clubs, comme le club de la Garnison aujourd'hui. C'est un genre pour bonzes qui ont de l'argent pis qu'y se renferment. Y a pas de femme, y a pas rien. Y avait rien dans ce temps-là ; y avait pas de clubs. Y avait des soirées mondaines, y avait des soirées sociales. Mais là encore, ces soirées sociales-là c'était pour le groupe. Alors, ils acceptaient pas le gars qui travaillait pour la ville, qui ramassait les vidanges à la pelletée. Bien, c'est ça.

Maintenant, le gars qui ramassait les vidanges à la pelle, bien, y avait besoin du médecin. Le médecin partait et y allait. La minute que le médecin entra, c'était le rayon de soleil dans la maison. « La chaise et puis les enfants dans les chambres pour ne pas déranger l'intellectuel. » Alors, c'était ça, la différence d'avec aujourd'hui. Aujourd'hui, les médecins parlent pas. D'accord ! Vous en avez que c'est des « babounes ». Mais vous avez aujourd'hui des médecins, des jeunes médecins, et puis qui sont très bien. On en voit des vieux... Moi, mon fils est spécialiste, et puis on voit des vieux qui sont encore renfermés en eux-mêmes, qui ont encore des vieux principes. Alors, c'est ça qui était la différence d'avec aujourd'hui. C'est comme l'avocat. Vous alliez voir l'avocat dans ce temps-là, mon Dieu. C'était un homme. C'était le parfait, l'avocat. C'est lui qui a eu la chance d'étudier. Ses parents, fallait qu'ils soient millionnaires, parce que c'était pas n'importe qui qui étudiait comme avocat. Fallait que les parents aient de l'argent. Pour être capable de conduire un enfant jusqu'à vingt ans, vingt-deux ans à aller à l'école, ça prenait de l'argent. Parce qu'habituellement on faisait les commissions à douze ans.

J'ai arrêté d'aller à l'école à quinze ans. Pis là, à quinze ans, vous vous trouviez une job là. Il fallait que vous travailliez à quinze ans. Vous étiez trop vieux. Là, vous aviez deux ouvertures : faire des commissions en bicycle pour un épicier ou encore apprendre le métier de plombier. Ça, c'était les ouvertures que vous aviez. Des fois, dans ce temps-là, la compagnie Paquet employait des petits pages qui faisaient les commissions dans les départements. Pour aller travailler petit page à la Compagnie Paquet, y fallait que vous soyiez pesant, pour faire les commissions. À part ça, quelles ouvertures vous aviez ? Vous en aviez pas. Vous faisiez des commissions en bicycle. Ça, c'est correct. Vous travailliez le samedi jusqu'à une heure. Moi, je travaillais le samedi, moi, jusqu'à une heure, en fin de semaine, avec un cheval pis une voiture. C'est-à-dire que c'est pas moi qui conduisais, mais un cheval pis une voiture, pis on faisait de la livraison pour un épicier, au coin de chez nous. Je travaillais le vendredi au soir jusqu'à minuit pis je travaillais le samedi toute la journée jusqu'à minuit, j'avais cinquante cents. Pis ça, c'était en plein hiver. C'est moi qui allais porter les commandes dans les maisons, avec un cheval pis une voiture. Y avait le conducteur, un cheval pis une

voiture. Et puis moi, je me tenais en arrière. Pis y arrivait, j'étais icitte là, pis je débarquais, je prenais la boîte, je la descendais. Ça, c'était les ouvertures qu'on avait dans ce temps-là. Qu'est-ce que vous vouliez faire ? Ou travailler pour la ville au pic pis à la pelle. Y avait pas autre chose. Parce que votre instruction allait pas plus loin que quinze ans.

— *Est-ce qu'il y avait possibilité d'avoir de l'aide du curé ?*

Rien, monsieur, rien. Les aides du curé, les aides... D'abord, évidemment que je vénère nos bons pasteurs d'autrefois, mais dans ce temps-là, le seul réconfort que vous pouviez avoir, c'était un réconfort moral. Le curé faisait aucune démarche pour vous avoir une position. Pis qui est-ce qui approchait le curé dans ce temps-là ? Parce que c'était pas n'importe qui qui était capable de l'accrocher, le curé. Quand vous passiez sur la rue, y fallait que vous saluiez et puis si vous saluiez pas c'était un péché mortel dans ce temps-là. Moi, j'en ai connu un maudit paquet de péchés mortels ! [...]

Alors là, voyez-vous, moi, je me souviens, j'allais à l'Académie commerciale. Durant mes vacances, je travaillais pour un entrepreneur-plombier, puis il me donnait deux piastres et demie par semaine. Je travaillais sur la comptabilité. Je commençais à sept heures et demie le matin et je finissais à six heures le soir. Ça, c'était six jours par semaine. Alors, je faisais sa comptabilité, moi, pendant que le comptable, l'été, y prenait des vacances parce qu'il était assez âgé. Alors, vous voyez, y avait aucune possibilité dans ce temps-là de travailler. J'entends, d'avoir un travail noble si on peut dire, un travail en relation avec ce que le gars voulait avoir. Aujourd'hui, un type dit : « Moi je veux être technicien dans telle affaire », y va prendre un cours dans telle chose. Dans ce temps-là, c'était fini, c'était limité. Le gars qui conduisait, qui faisait les commissions, y aspirait à être commis dans le magasin, dans l'épicerie, pis c'était une maudite belle job. Pis là, commis, là, il montait jusqu'à premier commis. Ça, c'était sa vie ça, commis. Le type qui était plombier, lui, il aspirait à quoi, à être « foreman ». Pis ferblantier-couvreur, c'était la même chose. Ensuite de ça, vous aviez aussi chez J.-B. Renaud en bas, bien chez J.-B. Renaud, y avait des manœuvres. Les manœuvres, ça c'était ouvert à tout le monde. Parce que l'instruction était restreinte dans ce temps-là, par les capacités, par les demandes financières familiales. Des fois, comme les parents avaient besoin d'argent... Alors le petit gars, lui, la minute qu'il arrivait à quinze ans, seize ans : « Lâche là ton école. Tu en as assez appris à c't'heure. Travaille, pis je te charge une pension. » Si le petit gars gagnait cinq piastres par semaine, il en donnait quatre de pension. Alors, l'instruction allait pas loin. Ceux qui avaient de l'argent continuaient.

— *Est-ce que vous en avez connu, vous, à cette époque-là, qui pouvaient entrer au collège, au Séminaire, chez les Jésuites ?*

Bon, le Séminaire, vous entriez au Séminaire, c'était pour le classique, bon. Là, c'était encore... D'abord, ils vous chargeaient énormément cher si vous entriez. Que vous fassiez un prêtre, que vous fassiez un avocat ou une profession, ils vous chargeaient le prix. Alors, ça prenait de l'argent. J'en connais qui sont allés là et puis dans ce temps-là, on les appelait les Suisses. Ils étaient habillés autrement que nous autres. Ils avaient une petite casquette, comme un chauffeur de taxi, puis ils avaient une redingote au jarret. La redingote était bleue et puis

les coutures étaient tirées vertes. Ça, c'était l'habit du séminariste. Et puis, il avait une grande ceinture ici, verte. Ça c'était l'habit de séminariste. Et puis le tour de la casquette était vert. C'était pas n'importe qui, qui était capable d'aller là encore.

— *Est-ce que c'était du monde spécial, qui se différenciait des autres, soit par leurs manières, soit par... ?*

Les séminaristes sortaient pas souvent. On pouvait pas arriver puis coudoyer les séminaristes parce qu'ils avaient une discipline dure. Ils avaient une sortie par mois, je pense. Ils avaient une discipline très dure. Nous autres, on allait à l'Académie commerciale, puis des fois, on en voyait quand c'était leur jour de sortie, on en voyait chez Jos Côté, le tabaconiste, au coin de la Côte du palais. Là, on se rencontrait là, pis on en voyait des séminaristes mais c'était des gars, y étaient... Ils avaient assez une discipline religieuse, une discipline assez dure si l'on peut dire, qu'ils ne nous adressaient pas la parole. Ils étaient renfermés en eux-mêmes, habitués à ne pas parler, ou à parler seulement pour la nécessité. Alors, ça faisait comme vous dites, un genre de mur entre nous autres qui vivaient notre vie de tous les jours. Mais encore là, ceux qui allaient au Séminaire, ça prenait quelqu'un qui... Moi, quand je suis entré à l'Académie, moi, ça coûtait vingt piastres par mois, pis c'était pas n'importe qui... L'Académie commerciale, c'était l'élite de la classe, l'élite de la ville de Québec qui allait là, au commerce. [...]

— *Au séminaire, savez-vous comment ça pouvait coûter ?*

Non.

— *Les Jésuites, est-ce que c'était différent ?*

Les Jésuites, c'était pas connu. Les Jésuites étaient pas connus ou c'était pratiquement pas connu. Les deux écoles qu'on peut dire, les deux institutions reconnues et puis à la vogue, c'était l'Académie commerciale et puis le Séminaire. Là, quelqu'un qui entrait là, d'abord ses parents étaient riches, ses parents étaient en moyens et puis c'était des gars qui sortaient pour faire quelque chose dans la vie. Alors, c'était pas n'importe qui. Et c'était pratiquement les types qui étaient appelés à diriger, ceux qui fréquentaient ces écoles-là. C'est comme on remarquait à l'Académie, nous autres, on avait une table de lait — on appelait ça une table de lait — on donnait une piastre par mois, je pense, pis on avait droit à un verre de lait. Ceux qui n'étaient pas à la table de lait, bien, ils étaient remarqués que leurs parents n'étaient pas capables de leur donner une piastre pour boire du lait. C'était insignifiant, c'était plat, mais on les remarquait. [...] Alors, t'sais, les différences qu'on trouve comme ça, dans ce temps-là... On avait des soirées, nous autres, à l'Académie, et puis ces soirées-là, c'était l'événement de l'année parce que c'était des parents riches qui allaient là. Leur enfant était bien vu. Alors, c'était des soirées plates mais enfin, c'était du monde bien. Y allaient là pis les soirées étaient vraiment plates, t'sais. Alors, c'était la différence qu'il y avait. Alors, les autres, dans les autres écoles, y en avaient pas. Alors, c'était la différence financière du temps. Alors, aujourd'hui, évidemment que ça a bien changé, mais dans le temps, c'était remarqué. Et puis le type qui sortait de l'Académie commerciale c'était un type intelligent, comme

celui qui sortait du Séminaire. Y allait à l'Université. C'était pas n'importe qui qui allait à l'Université et pis le Séminaire était accoté sur l'Université. C'était pas n'importe qui.

Et moi, justement, mon oncle-là, le frère de maman, qui était le plus jeune, et bien lui, il fallait nécessairement qu'il fasse un prêtre. Alors, c'était la légende familiale qu'il fallait un prêtre ou une religieuse dans chaque famille. Sans ça, ça marchait pas. Le bon Dieu, on le voyait pas. Alors, ils l'ont poussé par les reins, ils l'ont envoyé au Séminaire, à Québec. Et pis ce petit gars-là braillait, y voulait jamais faire un prêtre de sa vie. Mais ils voulaient, eux autres. Ses parents voulaient qu'il fasse un prêtre. Mais y a pas fait de prêtre. La première occasion qu'il a eue, il a maudit ça là, y a retourné pis y a fait un cultivateur. Mais y avait deux ans de classique, un cultivateur instruit.

Tout ça, vous savez, c'était la vie mais une vie qu'on pourrait dire sans accident et sans incident. Y avait absolument aucun incident et y avait pas d'accident. Le seul brouhaha qu'on trouvait dans ce temps-là, c'était les élections.

— *Je voulais justement en arriver là, vous souvenez-vous si votre oncle, votre tante, est-ce que c'était des gens qui s'intéressaient à la politique, puis qu'est-ce que vous vous souvenez de la politique ?*

Là, vous posez une question, si c'était des gens qui s'intéressaient à la politique. Vous savez que le Canadien français, latin, est bouillant. Moi, j'ai déjà lu — je ne nommerai pas l'auteur — mais j'ai déjà lu dans un livre que les deux hobbies des Canadiens français étaient la politique et de faire des enfants. Ça, c'était avant aujourd'hui, vous allez me dire. L'auteur, c'était un type à peu près de mon âge aujourd'hui. Y a écrit ça dans ce temps-là. Enfin, la politique, c'était la politique, l'événement national. L'événement national, soit en politique municipale, soit en politique provinciale. Maintenant, en ce qui regarde le fédéral, évidemment là, y a toujours eu l'animosité entre l'Anglais et le Canadien français. Ça, ça date pas d'hier pis, c'est pas le Parti Québécois qui l'a sorti, ni Reggie Chartrand. Ça a toujours été, le Canadien français et l'Anglais. Maintenant, y a eu aussi le Canadien français et l'Irlandais. Un temps, y était un peu rapproché avec l'Anglais. Mais avec la fusion des Irlandais avec les Canadiens français, les mariages, ça s'est éliminé ça, parce que l'Irlandais aujourd'hui est aussi bien considéré comme un Canadien français que comme un Irlandais.

La politique dans ce temps-là évidemment, c'était le Canadien français. C'était le gars qui se présentait évidemment, qu'un groupe allait voir à la maison, chez lui, le soir. Prenons la politique municipale. On va prendre la plus petite pour commencer. Y se présentait comme échevin. Alors, le gars fallait qu'il ait un certain standing pour se présenter comme échevin. C'est-à-dire que le gars soit capable, qu'il ait connu, qu'il connaisse du monde et qu'il soit en lieu aussi de dépenser un peu d'argent. Alors, le gars, lui, était choisi selon ses relations dans son quartier. On pouvait prendre même un vendeur de machines à coudre, on pouvait prendre des gens qui avaient des relations, qui avaient des connections avec le public. Là, on allait le trouver pis on lui disait : « Écoute, il faut que tu te présentes comme échevin. » C'était le non d'abord en commençant. Ensuite de ça, la femme sortait de la cuisine en disant : « Je veux pas que mon

mari aille là ! » C'était la grosse scène familiale, en superficie. Le gars disait : « Ça a pas de bon sens, mon commerce, mes affaires, mes enfants, ma famille. » Pis là, le gars, bon... Évidemment que c'était toujours le retour. On disait : « Penses-y, on va revenir mais t'es notre homme et on veut que ce soit toi. » Tout de suite, on mettait notre confiance entre les mains du gars. Pis là, le gars, tout de suite, en fermant la porte, on était certain de l'avoir. Deux jours après, trois jours, on envoyait des émissaires, on envoyait trois gars, on disait au gars : « As-tu pris une décision ? » Là, il disait : « Pour vous faire plaisir, je vas le faire. Mais vous savez... » La chanson, pis tout le monde essayait de s'appitoyer sur la patate. Il se présentait le gars. Là, y était élu.

Évidemment que la majorité travaillait pour rien dans ce temps-là, en fait de... En travaillant pour le gars, moi, je sais toujours bien qu'on travaillait pour le gars, pourquoi ? Pour rien. Pour essayer d'avoir notre nom dans les archives du gars, qu'il dise : « Un tel a travaillé pour moi, maudit, si j'avais à rendre service à ce gars-là. » Y était élu, y était notre échevin. Maintenant, ce gars-là, y était non seulement échevin pour le quartier qu'il représentait, y était père de ce quartier-là, y était le conciliateur des familles affligées. [...] À la mairie, c'était plus élaboré parce que c'était le maire. Les candidats, moi, je me souviens du docteur Martin, les candidats, la petite cabale se faisait de porte en porte, comme aujourd'hui. Maintenant, y avait les cabales de place, qu'on appelait. Vous alliez chez certains épiciers, vous alliez chez le maréchal-ferrant, vous alliez chez les pompiers, à certains endroits où les gens se ramassaient. La cabale était là, la cabale se faisait là. Je me souviens, moi, le maréchal-ferrant... Dans ce temps-là, y appelaient pas ça le maréchal-ferrant, le forgeron. Je me souviens, moi, que le père d'Émilien Rochette, les tapis, était forgeron sur la rue St-Vallier. Juste la côte d'Abraham en descendant là, vous tournez pour prendre la rue St-Vallier, à gauche. Ça c'était le père d'Émilien Rochette qui était forgeron. Lui, y ferrait tous les chevaux de Lépine, tous les chevaux de Lépine étaient ferrés là et puis y avait deux grandes portes qui ouvraient puis y avait deux bancs là. Pis là, le monde se rassemblait là. Ils s'assoiaient sur les bancs et discutaient d'élections. C'est là que la cabale se faisait. C'est là que l'élection se décidait. C'est dans ces petits noyaux-là... Ce qui fait qu'aujourd'hui, les cellules, ça a pas été inventé. Les cellules communistes ou en fin de compte, les petits rassemblements des organisations, personne a inventé ça. Ça se faisait dans ce temps-là. Mais les épiceries, y avait des bancs à la porte. Les gens s'assoiaient là et discutaient d'élections. Au marché, au marché St-Roch, c'était encore une place pour discuter d'élections. Les élections, ça se faisait là pis ça se gagnait là. Alors ça, c'était pour les élections.

Quand arrivait le temps des élections au fédéral, pis au provincial, là il se sortait plus d'argent. L'organisation était plus forte et puis les télégraphes, il s'en passait. Je me souviens dans ce temps-là, moi, y avait un type qui s'occupait seulement des télégraphes. Y a un candidat qui s'est présenté, j'ai travaillé pour lui, moi, dans ce temps-là. Y était dans un hôtel de Québec, puis y avait quelqu'un spécialement pour les télégraphes : des femmes et puis des « racks » de manteau, pis y allaient voter. Pis là, les téléphones se faisaient. Y avait une femme, admettons, qui était sur la liste. Elle avait quatre-vingt-douze ans. Elle pouvait pas aller voter. C'était impossible. Elle annulait pas son vote non plus. Alors là, ils prenaient une femme, la plus vieille possible, pis là, elle se faisait passer pour madame une telle.

Y avait aussi, je me souviens, moi, pendant les élections, un candidat premier ministre qui s'était présenté pis y faisait son élection. Y se présentait sur la côte de Beaupré. Y avait toute la côte de Beaupré, lui. Y avait toujours été élu. Y faisait son élection, lui, dans une taverne en face de la gare de Ste-Anne. Dans ce temps-là, y avait une gare à Ste-Anne. Y avait une gare des petits trains de Ste-Anne, au Palais. Y avait une taverne juste en face, que je ne nommerai pas là. Pis là, y s'asseyait là pis tous les gars de la côte de Beaupré, ils arrivaient par train. En arrivant, ils allaient prendre une bière à taverne naturellement. Pis là, y rencontraient le candidat. Pis là, le candidat : « Payes-y la traite, c'est moi qui paye, remplis ce verre-là, c'est moi qui paye. » À cinq cents du verre, c'était pas énervant. Y pouvait payer pour toute la taverne. Ça y aurait pas coûté cher à la fin de la soirée. En tout cas, y payait. Y a fait ça toujours. Y a été élu pendant vingt-cinq ans de temps. Y a fait toujours son élection dans cette taverne-là. Y a jamais été plus loin.

— *C'était quoi les gros points dans ce temps-là qui faisaient gagner les élections, ou qui faisaient jaser les gens ? Est-ce qu'il y avait des gros points ?*

Pour les sujets particuliers, moi, je m'en souviens pas trop trop, parce que je vais dire comme on dit, ça me touchait pas. Mais je sais toujours bien, y a eu une promesse, dans le temps de Taschereau, du pont de l'Île. Y avait eu ça cette promesse-là. C'était la côte de Beaupré. Ensuite de ça, y a eu les vingt cents, le fameux vingt cents, les chômeurs. Y était venu un temps qu'y avait des chômeurs. C'était dans le temps de la crise. Je crois que c'était en vingt-huit, vingt-neuf, dans le temps de la crise, une maudite crise. Je me souviens, moi, c'était la première année que je travaillais dans ce temps-là, on avait développé justement Villeroy pis Laurier Station, tout ce bout-là. On prenait des gars, nous autres. On avait des gars... D'abord, la ville de Québec était pleine de chômeurs. Fallait les envoyer quelque part. On paquetait les chars au C.P.R., on envoyait les colons icitte, à Villeroy, à Laurier Station, pis là, y barraient les portes des chars. Pis là, les gars vivaient dans ces chars-là. Y défrichaient des terres en attendant que leurs familles aillent là. Y avait les vingt cents de Valcartier aussi. Ça, y avait fait... Y travaillaient au camp Valcartier, pis y gagnaient vingt cents par jour. Pis la minute qu'ils retiraient leur paye... ils s'en venaient à St-Roch, pis là, ils buaient, monsieur, leur paye. À vingt cents par jour, ils buaient pas le fleuve St-Laurent, mais enfin... Aujourd'hui, on parle de cent piastres par semaine. Dans ce temps-là, c'était les vingt cents par jour. Alors ça, quand ces vingt cents-là sortaient, y arrivaient par camions, y débarquaient sur la rue Dupont. C'était la place des tavernes. Y avait à ma connaissance quatre tavernes, pratiquement collées pis là, ça se paquetait. Mais dans les élections, j'ai pas de... Y se faisait pas de... Y se promettait pas grand-chose. C'était plutôt comme je disais là, c'était plutôt... D'abord la province de Québec a toujours été libérale. Alors, qu'est-ce que vous vouliez ? Les gars étaient sûrs d'entrer. Alors, qu'est-ce que vous vouliez qu'ils promettent ? Ils promettaient rien. Y étaient élus quand même. Ça a commencé, quoi, ça a commencé quand ? Ça a commencé à changer sur le temps de Duplessis en '37, je pense. '37, '38. Mais avant ça, ça a toujours été libéral. Alors, ils promettaient rien. Y avaient pas besoin de promettre. Y étaient élus.

Personne était financièrement capable de se présenter en politique. Ça prenait quelqu'un dans ce temps-là pour se présenter en politique, ça prenait un

professionnel, un gars haut coté pour se présenter. Le gars qui travaillait à la ville de Québec se serait pas présenté comme député. Y aurait jamais été élu. C'est pas le professeur. Le professeur, on en avait pas dans ce temps-là. C'était les frères des Écoles chrétiennes. Alors, ils se présentaient pas. Alors, il restait quoi? Il restait l'industriel qui se présentait. Mais l'industriel qui se présentait, lui, c'était le gars qui était parvenu. Son commerce allait bien. Pis là qu'il pouvait aspirer à d'autres honneurs, lui, il se présentait. Et le professionnel. Alors, c'était bien limité dans ce temps-là. Et puis le professionnel se présentait.

On votait pourquoi? On votait d'abord par esprit de parti. Bien souvent parce qu'il restait à côté de chez nous. On l'a connu comme échevin, on l'a connu comme maire, on l'a connu comme avocat, comme médecin... Pourquoi pas voter pour? On le connaissait ce gars-là, comme un gars qui nous connaît. On avait tous les avantages. C'était pas comme aujourd'hui. On va voter pour un gars, non pas par esprit de parti mais parce que c'est un gars qui a l'air de se débrouiller pis qu'y a l'air à vouloir faire quelque chose. On va l'essayer. Pis si ça marche pas, on l'enlèvera. Mais dans ce temps-là, ça prenait un professionnel ou un gars parvenu. Prenez les commissions scolaires, y s'est présenté tout le monde. La porte était ouverte à tout le monde. Dans ce temps-là, les commissions scolaires, monsieur, c'était les curés, les monseigneurs puis tout ce que vous voulez.

Voyez-vous là, la différence d'évolution qu'on a aujourd'hui d'avec hier? Hier on était... On était bien. On était heureux. Tout le monde travaillait. La nourriture était pas cher. Qu'est-ce qu'on voulait avoir de plus? On n'enviait rien de plus. On n'enviait pas les autres parce qu'on avait notre nécessaire. On savait qu'un cheval pis une voiture, on n'était pas capable d'en avoir, parce qu'on n'avait pas d'étable. Y aurait fallu avoir une maison spéciale avec une étable à côté. On n'était pas capable d'en avoir une étable. Aujourd'hui, le gars va s'acheter un char. Y va le mettre à porte. Y va s'acheter un char. C'est la différence avec aujourd'hui.

— *Mais la grosse période dure de la crise, vous aviez l'air à dire que c'était une période sans histoire, où tout le monde allait assez bien, y est pas venu...?*

Y est venu la crise. Ça doit être '28, '29. Le crash qu'y appellent. Le fameux crash. Évidemment que là, ça a été réellement un trou. Tout le monde était embarqué dans ce trou-là. Pourquoi? Parce que ça a commencé, ça a débuté par la bourse, par la finance. La finance, quoi qu'on dise, y nous en faut parce que le troc, ça existe plus, ça. Je peux pas changer une poche de patates contre une paire de souliers. Ça marchera pas cette affaire-là. Alors, la finance, ça a commencé par là. Évidemment que la finance était restreinte dans le commerce par le fait de la crise. Les marchés étaient à terre. Ça marchait plus. Là, les industries... Nous autres, on avait ici à Québec... Je me souviens, l'industrie de la chaussure, on était les premiers dans l'industrie de la chaussure, ici, à Québec. Pis qu'est-ce qui a fait tomber l'industrie de la chaussure? C'est les syndicats, c'est les syndicats. Je me souviens, moi, de la première grève de la chaussure, je crois qui a eu lieu chez March, au coin de la rue St-Vallier, pis de la rue Dorchester. La bâtisse est encore là. C'est la première grève de la chaussure qu'y a eue. Et puis, qu'est-ce qui est arrivé? Les gars ont demandé plus cher. C'est là que les gens ont réalisé durant la grève, durant le crash, que le commerce s'en allait. Le commerce était à terre. Mais les gars, fallait qu'ils vivent pareil, eux-

autres. L'industrie de la chaussure, l'exportation, y n'avait moins. Alors, y « slaquaient » du monde. C'était tout à fait normal : la demande était moins forte, la production s'en ressentissait. Alors là, c'est venu que ça allait mal. Ça allait mal évidemment. Là, y avait des chômeurs, par le fait que les gens « slaquaient ». Alors là, bien, ces gars-là travaillaient pas. C'était des organisations. Les allocations sociales, y en avait pas. Là, c'était les organisations de St-Vincent-de-Paul qui marchaient, les organisations charitables. Ça a été réellement une période creuse. Et puis, je me souviens, moi, que chez mes grands-parents, comme chez nous, papa avait une position solide parce que le chemin de fer marchait tout le temps. Dans ce temps-là, vous aviez pas de « vannes » qui transportaient. C'était le chemin de fer. Alors, vous aviez pas de chômage là. Là, les plus belles positions, c'était le chemin de fer, le gouvernement provincial et puis la ville. En tout cas, les grosses institutions. Ceux qui avaient des positions là... Je me souviens, moi, papa, y gagnait vingt-huit piastres par semaine. C'était un maudit bon salaire à vingt-huit piastres par semaine. Pis y était habillé. Le chemin de fer les habillait. C'est évident. Alors, nous autres, on était considéré comme bien. Puis la compagnie d'assurance (N), ça allait bien aussi. Ça avait progressé. Ma tante était bien aussi. Mais à tout événement, ça a été mal pendant cette crise-là. Ça a été très mal durant cette crise-là. Y en a qui se sont relevés, pis y en a qui se sont jamais relevés. On a vu des gars qui antérieurement avaient des chevaux, pis des voitures, pis ça allait très bien leur affaire. Pis durant la crise, le crash, y sont tombés très bas. Y les appelaient des pauvres honteux dans ce temps-là. La St-Vincent-de-Paul leur donnait, allait leur porter leur petite corde de bois. [...] Je me souviens moi, dans ce temps-là, ça a frappé plusieurs personnes. Ça a frappé. Pis y en a plusieurs comme ça. C'est pour ça que durant ce temps-là, la crise, le crash, ça a pris tout le monde. Personne a été épargné pour ainsi dire. Le riche a vu baisser ses affaires. Le pauvre s'est vu dans l'indigence pratiquement. Alors, ça a frappé tout le monde et puis ça a été remarquable. Je me souviens que mon grand-père... pas mon grand-père, je crois qu'en '28 y était mort. A tout événement, je me souviens que chez ma tante là, que ma tante passait son temps à dire : « Faut ménager, faut ménager, parce qu'y en a qui en ont pas. » La compagnie d'assurance, les agents et dix cents par semaine... Dans ce temps-là, vous vous assuriez pour cent piastres, deux cent piastres pis c'était fort. À dix cents par semaine. Pis y avait des collecteurs qui allaient chercher leur dix cents par semaine dans ce temps-là. Aujourd'hui, le gars paye la prime en chèque. Mais dans ce temps-là, les collecteurs d'assurance à dix cents par semaine, la Métropolitaine, pis ainsi de suite...

— *Votre tante, est-ce que c'était la patronne ou la grande administratrice ?*

Elle était dans le bureau de direction. Mais ça, ça a évolué cette compagnie-là. Évidemment, ça a évolué. Ma tante, comme je vous disais tout à l'heure, elle était directrice. C'était la seule femme. Évidemment qu'elle a commencé par faire du travail clérical dans la compagnie (N). Et puis elle a monté avec la compagnie. Et puis ils ont fêté les vingt-cinq ans de la compagnie et ses vingt-cinq ans. Les cinquante ans de la compagnie, ils ont fêté ses cinquante ans. Alors, elle a continué de même jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Pis là, à soixante-douze ans, la compagnie évoluait pis ma tante avait plus de raison d'être là. Tout était changé. Le système d'ordinateurs, ça s'en venait et puis en

tout cas... Pis là, elle a tout lâché. Pis, ils lui ont donné ses parts parce qu'elle était propriétaire. Où est [X] aujourd'hui, c'est à elle. Où est [N], c'est à elle. Tout [N], c'était tout à elle, ça. Évidemment qu'elle a gagné ça à vingt-cinq cents pis à cinquante cents par semaine. C'est pour vous montrer que dans ce temps-là quelqu'un pouvait avoir, pouvait être propriétaire avec un salaire minime à cinquante cents par semaine. Vous allez me dire qu'elle s'est pas ramassé ce bloc-là à cinquante cents par semaine. Mais par contre, elle s'est ramassé un capital. Elle a fait des transactions. Elle a acheté avec ce capital-là. Elle gagnait une piastre par semaine, une piastre et vingt-cinq. Les augmentations de salaire étaient pas syndiquées dans ce temps-là. On voit par exemple...

On peut créer une certaine différence en ceci que dans ce temps-là, les salaires étaient bas. Les possibilités de divertissement, y en avait pas. Qu'est-ce que le monde faisait ? Y s'habillait pas. Aujourd'hui, on dit : « On a trois, quatre habits. Des cravates, des vestons. » On a tout ça ! Mais dans ce temps-là... Moi, je me souviens que dans ce temps-là, on avait un habit, pis c'était pour le dimanche. Pis, chez mes grands-parents, du côté de maman, c'était l'habit de messe. Pis, le matin, le dimanche au matin, on mettait cet habit-là. Pis, le dimanche au matin, ma grand-mère faisait les cheveux à tout le monde, le dimanche au matin. Oui. Avant d'aller à la messe.

— *Pas tous les dimanches ?*

Oui, tous les dimanches, monsieur. Les poils fous que vous aviez en arrière de la tête, elle passait le rasoir à tout le monde. Ça, c'était tous les gars. Pis l'habit une fois par semaine. Alors, qu'est-ce que vous voulez ? Y s'achetait un habit, le gars, pour son mariage. Pis, bien des fois, il l'avait pour son enterrement. Il le mettait quatre fois par mois, pis ça changeait pas de mode. C'était toujours du sombre. Toujours de la même couleur. C'était du noir. Il servait pour toutes les occasions. Mais on voit la différence avec aujourd'hui. On voit la différence. Mais dans ce temps-là, les gens vivaient mieux. Ils s'occupaient pas de la mode. Y en avait pas d'ailleurs. Y avait de la mode mais c'était pour les riches. Ça les intéressait pas, eux-autres. En autant que t'étais habillé, ça marchait très bien. Alors, qu'est-ce qu'ils avaient de préoccupations ? Rien. Pis, ils pouvaient se mettre de l'argent de côté. Pis y vivaient bien mieux que nous autres. Aujourd'hui, bien, mon char, moi, si je le change pas au bout de deux ans, au bout de trois ans, y est plus à mode. Si je m'achète pas une couple de vestons pour l'été, je ne suis pas à la mode. Mes habits pour l'hiver, c'est la même chose. Alors, c'est ça qui est la différence. Si on mange aujourd'hui... Si vous mangez votre roastbeef aujourd'hui, il vous faut votre petit vin, votre petit vin rouge pis pas n'importe quelle marque. Dans ce temps-là, vous mangiez votre roastbeef pis c'était fini. Vous l'aviez pas votre vin. Pis les gens étaient aussi intelligents. Y vivaient aussi bien dans ce temps-là qu'aujourd'hui. Même mieux.

Pour vous donner un exemple, je fais mon pain, moi. Pis, c'est pas à cause que je suis pas capable de l'acheter. Je fais du pain de ménage ici, pourquoi ? Parce que c'est du pain qui est fait à l'eau pis j'aime le pain que je fais. C'est pas une raison d'économie. Dans ce temps-là, eux autres, y avaient pas de boulangerie. Y faisaient du pain. Alors, c'est ça qui est la différence d'hier et d'aujourd'hui.

— *Le point tournant qui a fait qu'hier a été dépassé puis qu'on est tombé avec ce nouveau système-là où le verriez-vous ?*

Moi, je le vois, moi, ce point tournant-là, la minute où le crédit a été permis.

— *Ça, pourriez-vous... quelle année, ça ?*

Je ne le sais pas. Mais la minute que les maisons de crédit ont commencé à ouvrir leurs portes, c'est là, à mon point de vue, moi, que le point tournant a commencé. C'est-à-dire que c'est là que la différence s'est éliminée. Que vous voyiez, mettons, une bonne se promener avec un manteau de vison. Dans ce temps-là, le manteau de vison était réservé seulement à la personne qui était capable de l'acheter « cash ». C'est ça qui est la différence. Pis, c'est ça qui est le point tournant. Parce qu'aujourd'hui y a aucune différence. Y a aucune différence aujourd'hui dans le standing social. Même on peut voir un type aujourd'hui qui a beaucoup d'argent pis qui va être moins « flashé », moins exhibitionniste, si on veut, qu'un type qui en a pas. Mais par contre, y marche sur les cartes de crédit. C'est ça qui est la différence. Parce que dans le temps, le crédit se faisait. Y se faisait comme ceci : c'est que l'argent d'abord, le salaire était pas fort. Vous alliez à l'épicier du coin, vous achetiez, vous faisiez marquer. Mais quand votre mari avait sa paye le vendredi, ou le samedi, la première chose que la personne faisait, c'était d'aller payer l'épicier. Ça, c'était la première chose, ça. Elle partait pis elle allait payer l'épicier. Pourquoi ? Pour avoir un bon crédit. Les gens étaient orgueilleux dans ce temps-là. Plus qu'aujourd'hui. Y avaient leur nom pis y voulaient avoir un bon nom. Pis y voulaient avoir un bon crédit de l'épicier, pis y voulaient pas que...

Vous savez que dans ce temps-là, y avait des commérages. Aujourd'hui, le commérage se fait à la télévision, pis sur nos artistes, pis dans les petits journaux. Mais dans ce temps-là, y avait des commérages que si celle-là devait trois piastres à l'épicier depuis un mois, bien c'était une grosse affaire pis les enfants étaient reconnus. Pis, si elle avait le malheur de se promener avec des bottines boutonnées pis qu'elle devait trois piastres à l'épicier, ça marchait pas son affaire. Alors, y avait le point d'orgueil que, la paye touchée, l'épicier pis le boucher... Ça c'était les deux choses, pis y fallait manger. Aujourd'hui, vous remarquez pas ça.

Alors, c'est là que ça a commencé ça ; que vous pouviez avoir un crédit illimité sur votre simple signature. Pis, y vous le disent, y vous incitent à le faire. Vous pouvez avoir un char 1972 pis y est pas payé, mais vous pouvez marcher pis vous êtes un gars d'argent. C'est ça, c'est le crédit. C'est un chancre le crédit. Mais, par contre, un type qui a un crédit, faut qu'un type se crée une obligation, une obligation nécessaire dans son crédit. J'entends, moi, le gars a besoin d'un char pour gagner sa vie, le gars a besoin d'un char aujourd'hui, qui se l'achète. Y faut changer de frigidaire, y est pas capable de payer, son frigidaire est fini, qu'y se l'achète. Mais de là à acheter le crédit, par exemple : partir pis aller voir les Expos à Montréal ou partir pis aller faire un voyage — « Voyagez aujourd'hui, payez plus tard » — non. Ça, c'est pas du crédit. Moi, je calcule que quelqu'un...

Dans ce temps-là, les gens voyageaient pas pis y étaient aussi heureux. Où est-ce qu'y allaient ? Je me souviens, on prenait le bateau de Lévis pis on allait à Lévis. C'était nos dimanches après-midi, nos beaux dimanches, ça. On prenait le

train électrique, pis on allait aux chutes Montmorency. On allait les voir couler, ces maudites chutes-là. Comment ce que c'est qu'on est allé les voir couler de fois ! Les chars électriques ! Alors, tout ça là, c'était les divertissements qu'on avait. On s'en allait au petit parc Montmorency pis on regardait couler les chutes. Y avait un petit zoo là. On passait nos dimanches là. On avait du fun. Ça valait... On revenait le soir ; on avait pris l'air ; on avait été en campagne. Ça nous avait pas coûté cher. On sortait avec des filles, pis on les amenait là. Ou bien, on faisait le tour, le dimanche après-midi dans les chars-observatoires.

— *Qu'est-ce que c'était ça ?*

Le char-observatoire, c'était le char électrique avec des gradins, pis toutes des rangées de lumières comme ça, à chaque section, des rangées de lumières électriques. Et puis on embarquait dans ça puis on faisait le tour de la ville. Ça coûtait vingt-cinq cents, pis on faisait le tour de la ville. On allait à Limoilou, on allait partout en petits chars électriques. Ça, c'était le char-observatoire. C'était fait seulement pour les touristes dans ce temps-là, mais on faisait le touriste, nous autres. Dans ce temps-là, c'était nos désennuis.

C'était pas comme aujourd'hui. Dans ce temps-là, la pêche, on y pensait pas. La pêche, c'était les millionnaires qui allaient à la pêche puis ensuite de ça, c'était pas intéressant. On y pensait seulement pas dans ce temps-là. Les vacances se prenaient où ? Y se prenaient en campagne quand les gens avaient des parents en campagne pis y se prenaient sur le perron de la porte. Ça, c'était les vacances. Y allaient pas plus loin que ça.

Les voyages à Montréal, bien, c'était un luxe énorme. Quelqu'un qui allait à Montréal, fallait qu'y aille sur de la parenté. Sans ça, ça coûtait énormément cher. Rien que le transport coûtait énormément cher. Alors personne y allait. Les vacances se passaient sur le perron de la porte. Le gars disait : « J'ai passé des belles vacances. » Il se levait tard le matin pis y se couchait tard le soir. Alors, c'est ça qui a été un peu la vie, qui a été la vie avant 1940, ou avant la guerre, la déclaration de la guerre si on veut. La minute que la guerre s'est déclarée, on a eu une inondation d'argent.

— *Ça s'est passé comment ça, que cet argent-là est arrivé tout à coup ?*

Bien, c'est que les gouvernements ont sorti leur argent pour les armements. Alors, qu'est-ce qui marchait ? C'était les manufactures d'armement. Ici à Québec, on avait des chantiers de bateaux. On avait Morton. Pour les bateaux, on avait Davie. On avait l'arsenal. On avait Valcartier. On avait nombre d'industries ici. On avait la chaussure qui faisait des bottes de soldat, t'sais. Alors là, c'est venu une vague, un flot d'emplois. Tout le monde gagnait des salaires énormes, des soixante-quinze pis des quatre-vingts piastres dans ce temps-là. Quatre-vingts piastres par semaine dans ce temps-là, c'était énorme. Alors là, ça a duré quoi ? Ça a duré cinq ans à peu près. Alors là, c'était quoi ? C'était cinq ans de grosse vie.

— *En fait, la vie a changé beaucoup ?*

La vie a changé cent pour cent parce qu'en même temps, on a eu un exode. On a eu tous les gens des alentours qui ont fermé leur terre. Des enfants qui s'en venaient travailler icitte, y faisaient de l'argent. On a eu des cultivateurs même

qui clouaient des planches à leur maison, pis qu'y s'en venaient travailler icitte en ville. Y arrivaient avec un marteau pis une paire de pinces pis y se disaient mécanicien. Y avait pas de monde, alors ils le prenaient. Alors ça, là, le gars, lui, y s'installait icitte. Ses enfants travaillaient. Lui, y travaillait, ça faisait de l'argent, ça. Ça faisait une circulation monétaire dans la ville. C'est comme ça que ça a commencé.

— *Là, les gens ont commencé à dépenser plus, à s'acheter toutes sortes de choses?*

Bien là, il fallait évidemment. Y fallait le luxe de la ville. Alors, qu'est-ce qui est arrivé? Par la guerre, y a eu des développements techniques. La radio s'est développée. La télévision a commencé à se développer. Y a eu ensuite de ça des rénovations dans les maisons. Les bains ont changé. Tout a changé. Le train de vie a changé. Alors, qu'est-ce qu'y arrive? Le gars avait de l'argent, lui. Y gagnait quatre-vingts piastres par semaine. Y était bien fou de se laver dans la cuve, pas vrai. Y se faisait installer un bain. Pis quand sa maison était trop petite, y déménageait ailleurs. Y avait le moyen. Pis là, tout d'un coup, y dépensait sa paye; y en restait plus. C'est là que les compagnies de finance se sont ancrées. Les compagnies de finance en s'infiltrant, le gars y avait une job. Y prêtaient à quoi? À vingt pour cent, de dix-huit à vingt pour cent. Le gars voulait avoir un piano, y avait un piano. « Inquiétez-vous pas, monsieur, on va le mettre sur la finance. » Le gars donnait rien pis y avait un piano chez eux. C'est de même que ça a parti. Pis ça a continué. Pis aujourd'hui, bien, ça se continue encore. Ça se continue encore pis aujourd'hui on le voit par la répercussion des salaires demandés.

La demande du salaire, ça vient pas du ciel. C'est pas l'opération du St-Esprit, ça. Pourquoi faire qu'un type demande un plus gros salaire? Parce que ses exigences sont plus fortes. Pis pourquoi ses exigences sont plus fortes? Parce que c'est lui qui se les crée, ses exigences. Alors, c'est un cercle vicieux. Il faut de l'argent pour. Pis là, bien, évidemment, on peut s'éterniser dans ce domaine-là. On peut aller bien loin dans ce domaine-là. C'est un cercle qui tourne tout le temps. Le gars s'est syndiqué, lui, pourquoi? Pour essayer d'avoir une masse, pour essayer d'avoir un salaire. Pour avoir quoi? Pour essayer d'avoir une maison plus belle que celle de son voisin, avoir une voiture pis pouvoir aller à Miami deux mois. C'est ça, c'est ça.

Si vous prenez ça aujourd'hui, pis retournez v'là trente ans, quarante ans, le gars, est-ce qu'y vit mieux? Y vit pas mieux. Donnez-moi un exemple qu'aujourd'hui le gars vit mieux. Y a plus de connaissances. D'accord. Y est plus développé. Encore d'accord. Pis ça y donne quoi, son développement? A penser d'avoir de l'argent pour avoir mieux. Avant qu'est-ce qu'on faisait, nous autres? On pensait à pouvoir s'instruire ou on pensait à avoir une position pour avoir une promotion. Pis aujourd'hui, c'est le contraire. On pense à quoi? On pense à se syndiquer. On pense à demander plus d'argent. Pourquoi? Le pain sur la table, c'est secondaire. Aller faire des voyages, vous allez dire: « J'ai été à Barcelone », ou « J'ai été à Costa del Sol ». Non mais c'est un fait, ça. Pis, si on analyse la situation, qu'est-ce qu'on a gagné avec v'là trente ans, v'là quarante ans? Qu'est-ce qu'on a gagné? On n'a rien gagné. On a gagné le développement, le luxe, le bien-être. Mais qu'est-ce qu'on a gagné? On n'a rien gagné parce que...

Prenons, v'là antérieurement, v'là trente ans si vous voulez... Et des fois, moi, je m'amuse icitte... Moi, je me lève à six heures le matin pis je me couche à une heure et demie dans la nuit. Pis, mes deux moments de réflexion, c'est le matin pis le soir. Le matin, je pense à la journée que je vais entreprendre, pis le soir, je pense à la journée que j'ai faite. Pis des fois, je suis ici le matin pis je pense à qu'est-ce qu'on a fait pour évoluer, à partir des sauvages, à partir des défricheurs, nous autres, aujourd'hui. On n'a rien fait. On n'a rien inventé. Les roulottes de camping, pis la tente, c'est pas nous autres qui a sorti ça de notre tête. Pis prenez ça là, pis arrêtez-vous, marquez ça sur un morceau de papier : qu'est-ce que les Indiens faisaient, qu'est-ce que nos grands parents faisaient. Mettez à côté ce que vous faites en relation à ce que nos grands-parents faisaient, pis vous allez voir que vous avez rien inventé. La seule chose qui a été inventée, c'est la paresse du monde. Ça, ça a été inventé, ça. La perte de temps, ça, ça a été inventé par... Passer des soirs à la télévision, ça, ça a été inventé. Parce qu'avant, on se couchait à sept heures et demie. On n'avait pas de télévision, on n'avait pas de radio, on se couchait à sept heures et demie. Mais le matin, à quatre heures, on était debout par exemple. Le soir, on regarde le « late-show » là. Pis y a deux films des fois, pis le matin à dix heures on est debout. On a t'y inventé de quoi? On n'a rien inventé. La seule chose qu'on a fait, c'est qu'on perd notre temps. Moi, je le vois de même.

Et puis, lisez des livres des anciens Canadiens. Lisez des livres de légendes, vous allez vous apercevoir que ces gars-là mangeaient avec un couteau comme nous autres, mais le couteau était plus affilé encore que nous autres, pis c'était pas du « stainless steel ». C'était pas une marque anglaise. Pis prenez le vin de gadelle qu'y faisaient dans ce temps-là. Y avait pas de marque française pis c'était aussi bon. On n'a rien inventé. C'est pour ça que la seule chose qui s'est inventée, c'est la paresse. Moi, je le vois de même.

Vous allez vous acheter un paquet de cigarettes au coin, vous embarquez dans votre char pour aller vous le chercher. Vous le faites pas à pied, ça. Mais anciennement, on partait à pied pis on s'en allait. On n'avait pas de moyens de locomotion. C'était ben meilleur pour notre santé. Aujourd'hui, y font du jogging, pourquoi faire? C'est rien d'inventé, le jogging. Quand vous aviez les estafettes, pis vous aviez des sauvages qui allaient conduire les messages d'une tribu à l'autre, y faisaient du jogging eux-autres aussi. Non, moi, y me rentreront pas ça dans la tête.

— *Vous avez l'impression que ça s'en va vers où?*

Où ça s'en va? Moi, je vais vous le dire, où ça s'en va. À mon point de vue personnel, on s'en va vers une décadence morale pis une décadence humaine. J'entends une décadence comme ceci : prenons en 1972, à ce temps-ci, qu'est-ce que l'humain fait actuellement dans sa vie et qu'est-ce qu'y cherche actuellement dans sa vie? Qu'est-ce qu'y cherche à faire? C'est les deux points qui peuvent servir à une projection de la vie future ou des conditions de vie humaine future. C'est le bien-être. Chacun cherche le plus à recevoir et le moins à donner. Ça équivaut à quoi? Ça équivaut que d'abord, y va y avoir une... Comment ce que je dirais ça donc? Y va y avoir une... À mon point de vue, moi, l'homme va être relayé de côté. Y va être remplacé par la machine parce qu'elle a son avantage. Elle est pas syndiquée pis elle demande pas de salaire. Elle demande pas de

vacances. Elle demande rien. Vous avez la preuve aujourd'hui par les ordinateurs. Les ordinateurs qui pensent pour l'homme qui pensait avant. Qu'est-ce qu'y va faire le gars ? Y veut avoir son bien-aise, bien, y va finir par rester chez lui, pis c'est là qu'y va se demander qu'est-ce qu'y va faire. Pis comment ce qu'y va faire pour vivre ? Ça, c'est mon point de vue, bon. Pourquoi les gouvernements aujourd'hui, ça va être des assistés ? Y vont donner des millions, y vont consacrer des millions pis des milliards à ces gars-là, pour les assistés sociaux. Je le vois de même, moi. Vous sortez aujourd'hui de l'Université avec un diplôme, qu'est-ce que ça vaut votre diplôme, qu'est-ce que ça vaut votre diplôme ? c'est un parchemin, final. Quand bien même que vous seriez reconnu Einstein, I.B.M. est meilleur qu'Einstein. Votre diplôme, y vaut pas grand chose parce que le gars dit : « Moi, j'ai une machine icitte là, le traitement des données, quand même que tu serais bien fort en mathématiques, elle, elle me gagne de l'argent. » Où est-ce que vous allez ? C'est ça qui s'en vient.

Alors, moi, je vois une solution. Je suis pas le gars pour donner une solution mais enfin, je vois une chose : qu'y va falloir revenir à l'ancienne méthode. L'ancienne méthode améliorée.

— *Revue et corrigée ?*

Où, revue et corrigée.

— *Vous la verriez comment ?*

Je la verrais... Pourquoi que le citadin aujourd'hui veut s'acheter une terre ? Pourquoi ? Est-ce que c'est l'air qu'y veut avoir ? Est-ce que c'est les animaux qu'y veut avoir alentour de lui ? Non. Le citadin qui s'achète une terre veut s'évader. Veut s'évader de quoi ? Il veut s'évader du milieu où il travaille, où il est, parce qu'y repose plus là-bas. Y va y avoir un revirement. Les cultivateurs se sont envenus en ville ; les citadins retournent à campagne. C'est ce qui va arriver. Parce que si vous remarquez, moi, je sais bien que dans mes connaissances, j'en ai plusieurs, même mon fils qui veut s'acheter une terre. Moi, j'en ai une à (N). Bien, pourquoi ? On le sait pas. Mais on veut retourner là...

Là, en partant, en finissant de l'Académie commerciale là, j'ai fini mon cours académique. Le cours commercial, c'est une farce. Je suis rentré pour un entrepreneur-plombier, comptable. Quatre piastres par semaine. [...] C'était une maudite belle job comme entrepreneur-plombier ! Et puis j'étais un peu indépendant de fortune. En tout cas, indépendant financièrement. [...] J'ai sacré mon camp. Là, j'avais pus de job. J'ai été assez longtemps pas de job, pas mal longtemps. Pas de position. Je voulais pas entrer chez un épicier. J'ai dit : « Je perds tout ce que j'ai. » Là, je suis rentré à la manufacture de chaussures chez Montroy. J'ai travaillé là, moi, à la manufacture de chaussures, je pense, quatre mois ou cinq mois et puis ça a pas fait. Ça faisait pas mon affaire. J'ai sacré ça là.

— *Dans la chaussure, comme ouvrier ?*

Oui, dans la chaussure. J'ai pas travaillé longtemps : quatre mois, cinq mois, je sais pas. Là, j'ai laissé ça. Ensuite de ça, je vendais d'un bord et de l'autre pour les compagnies de tabac. Je faisais les tabaconistes, pis je vendais du tabac, des cigarettes, du tabac à cigarettes. Ça allait pas. J'étais pas le seul. Mais, y avait pas d'ouvrage. C'était pas mêlant, y avait pas d'ouvrage.

Là, c'est en trente-huit ça, je pense, trente-huit, quand Duplessis est venu au pouvoir. Trente-huit. Y avait un type que la famille connaissait très bien. Y se présente Union nationale, y est élu. Pis en plus de ça, y est nommé Ministre. Alors, c'était la plus belle occasion d'entrer au gouvernement. Toujours que, coup de téléphone icitte, coup de téléphone là, mon doux Seigneur, dans une semaine j'entrais (au ministère). (Au ministère), y est arrivé une affaire cocasse, une affaire comique. J'entre (au ministère), pas plus que ça, pas de lettre de recommandation, un téléphone. Alors, je me présente au secrétaire du Ministre. Y dit : « Oui, monsieur un tel, d'accord, on vous attend. Descendez en bas pis allez trouver monsieur un tel là, en bas. Dites-lui qu'y vous donne de l'ouvrage. — D'accord. » Je descends en bas. Y dit : « Oui, je vous attends. » Y me donne un bureau, pis je commence à faire de la machine à écrire. On était chanceux, nous autres, à l'Académie ; on apprenait à faire de la machine à écrire. Alors, je commence à faire de la machine à écrire. Trois, quatre jours après, y arrive un gars avec deux feuilles. « Tiens, y dit, monsieur le Ministre m'a dit de vous faire remplir ces formules-là. Pis, y dit, vous mettez votre salaire en bas. Mettez le salaire que vous voulez avoir, en bas, y dit. » Je remplis la formule pis je dis : « Quel salaire est-ce que je vais demander ? » Je savais pas quel salaire demander. T'sais, quand on est niaiseux, on est niaiseux. Y avait un type qui travaillait en face de moi, je lui demande : « Pardon, monsieur, combien est-ce que vous gagnez par semaine ? » Y dit : « Moi, je gagne dix-huit piastres par semaine. — C'est correct, monsieur, merci beaucoup. » Je marque dix-huit piastres par semaine. Mais pas plus fin qu'un autre fou, le gars qui était en face de moi, c'était un étudiant, pis y travaillait là rien que l'été. Y travaillait pas à l'année. Ça fait qu'y gagnait pas cher. Je m'étais fait embarquer. Je vas dire comme plusieurs disaient : « C'est plus difficile d'avoir une augmentation de salaire là que d'entrer au gouvernement. » D'abord, j'aurais chassé comme un hareng dans ce bout-là. Alors, j'ai travaillé toujours au ministère de (N), pis je me suis marié à dix-huit piastres par semaine.

— *Vous vous êtes marié à quel âge ?*

Vingt-huit ans.

— *À vingt-huit ans. Comme ça, ça faisait déjà pas mal longtemps que vous travaillez là-bas ?*

Non, j'avais sorti de l'Académie... Arrête un peu. Je pense que j'avais sorti à vingt et un ans.

— *C'est vrai. Vous avez essayé toutes sortes de jobs avant d'entrer au gouvernement.*

Je pense que j'avais sorti à vingt et un ans. [...]

— *Vous aviez fait l'Académie. Vous étiez un bon prospect, même si elle restait à la haute-ville ?*

Oui, j'étais un bon prospect. Mais d'un autre côté, je restais à St-Roch. Je restais dans l'abreuvoir de la ville de Québec. Je restais dans la place qui était considérée comme la place des putains. St-Roch, c'était cette place-là. Y avait des maisons louches. C'était la place, St-Roch. On disait, St-Roch. C'était tout

dire. Des « saineuses », y en avait un maudit paquet, qui faisaient le trottoir. Ça, c'était pas mêlant. [...]

— *Vos beaux-parents vous considéraient comment ?*

Moi, j'ai jamais eu de trouble avec mes beaux-parents. Sincèrement. J'ai jamais eu de trouble avec mes beaux-parents. C'était des personnes qui étaient assez fins. Mes beaux-frères aussi. Encore aujourd'hui. J'en ai justement un qui vient de téléphoner. Je me suis toujours bien entendu. Maintenant, c'était pas... Le temps était pas différent d'avec aujourd'hui. Ça fait pas assez de temps, pour dire qu'on peut trouver une différence.

Aujourd'hui, évidemment qu'on en trouve de la différence avec la jeunesse, les fréquentations de jeunesse. On peut pas dire aujourd'hui qu'y a des fréquentations. Avec la jeunesse, c'est plutôt des rencontres. Parce qu'y se fréquentent pas longtemps. T'sais, s'y se fréquentent longtemps, c'est pour un but, c'est pour un projet. T'sais, on prend un pourcentage là. Le gars sérieux qui fréquente une fille aujourd'hui, y a pas de différence avec ce qu'y avait avant. Y va la voir. Y a une différence dans les amusements, d'accord. Parce que le gars, y a un char. Dans ce temps-là, y n'avait pas. Y peut aller n'importe où avec la fille. Dans ce temps-là, on pouvait pas aller bien loin. On n'avait pas de char. Et puis, c'est la seule différence qu'y a. À part de ça, y avait pas de différence.

Pis là, bien, c'est là que j'ai commencé au gouvernement. Pis là, bien, j'ai monté assez vite, par exemple.

— *Juste une question au sujet de la noce et puis du début de votre mariage. À l'époque, la régulation des naissances, est-ce que c'était connu, ça ?*

Oui, c'était connu, mais c'était connu d'une manière différente d'avec aujourd'hui. C'était connu comme ceci : c'était connu que la régulation...

— *La régulation, c'est un mot qui passe pas...*

La régulation des naissances était pas le mot dans ce temps-là. Dans ce temps-là, on « empêchait la famille ». Ça, c'était le mot. Y « empêche la famille ». La revanche des berceaux, y en avait pas. Moi, je sais bien que je l'ai arrêtée parce que nos conditions financières dans ce temps-là... Un type intelligent, que ses conditions financières... Y fallait nécessairement les premières années pas avoir d'enfant. Si y voulait vivre, si y voulait pas s'endetter. C'est ce qui est arrivé dans mon cas.

— *Est-ce que c'était la méthode Ogino ou si tout simplement...*

Y envoyait ça à côté pis c'était fini. Pas de caprice ! Les méthodes, dans ce temps-là, y en avait, mais y se faisaient tous pogner. Un gars qui voulait pas se faire pogner, y usait du moyen X et puis débrouille-toi. Alors, c'est ça qui arrivait. On pouvait pas avoir une maison. Moi, j'avais trois appartements. Pis, pour me changer de chemise dans chambre, j'étais obligé de sortir. Alors... j'ai vu une fois, moi, je posais le préart dans cuisine pis j'ai été obligé de sortir le poêle dehors pour poser un préart. Bien, on pouvait pas avoir d'enfant de même. [...]

— *Mais y en a plusieurs pour qui ces méthodes-là, ça aurait été considéré épouvantable.*

Ça l'était aussi, épouvantable, dans ce temps-là. Je me souviens, moi, pour revenir un peu en arrière, dans ce temps-là, le cardinal Villeneuve avait empêché la danse. Tous ceux qui dansaient étaient excommuniés. Je m'en foutais pas mal, moi. Je m'en vais à confesse. Je me confesse d'avoir dansé. Fallait s'en accuser. C'était péché. Fallait s'en accuser. Le prêtre y dit : « Je peux pas te donner l'absolution. Tu vas me promettre, y dit, que tu retourneras jamais danser. » J'ai dit : « Je peux pas vous promettre, c'est mon seul désennui. » Y dit : « Si tu me promets pas, t'as pas l'absolution. » Je dis : « Gardez-la, votre absolution. » J'ai parti. J'ai sacré mon camp. Montrer l'étroitesse d'esprit que ces gars-là avaient.

Quand il s'est agi de la famille, ça a été la même chose. Un coup, on s'en va à confesse et puis on dit ça. Le prêtre, y dit : « Avez-vous des enfants ? — On n'a pas d'enfant — Vous allez en adopter un — Bien, j'ai dit, un instant ! Ça veut pas dire qu'on n'est pas capable d'en avoir, mais on n'en veut pas. — Comment vous voulez pas d'enfant ! » Le Bon Dieu pis toute sa patente d'archanges. Ça fait que j'ai dit : « Non, j'en adopte pas. » Au bout de trois ans, quand j'ai été assez solide financièrement... Parce que mettre des enfants au monde, pis les prendre dans un lit pis les mettre dans l'chemin, le Bon Dieu l'a pas demandé ça, c't'affaire-là. Le Bon Dieu... On met pas des êtres sur la terre pour les faire quêter au fanal dans le septième rang. Je vois ça de même. On aura des enfants quand on sera capable de les nourrir pis quand on sera capable de les élever. C'est ce qui est arrivé... Quand ça a augmenté un peu mon affaire là, on a eu le premier. Lui, on lui a donné toute l'instruction. Et puis aujourd'hui, y est rendu spécialiste médecin. Y est spécialiste. Et puis actuellement, y est pour un an professeur à l'Université (N). Alors, y est placé. L'autre est en relations industrielles à Laval. Bon, alors, c'est les deux seuls qu'on a eus. On va les faire élever pis on va leur donner quelque chose. Après ça, on n'aura plus.

Mais on a eu de la misère. Ma femme aussi en a eu de la misère. Bien des fois, on sortait pas parce qu'on n'était pas habillé. On n'avait pas d'argent pour s'habiller. Je me souviens, moi, que j'arrivais avec ma paye. Trente-six piastres. On payait dix-huit piastres, vingt piastres par mois de loyer. Y en restait pas beaucoup : payer l'électricité, payer le chauffage. Vous pouviez pas vous payer le luxe pour sortir. Ah, ça c'était...

— *Est-ce que vous demeuriez proche du gouvernement dans ce temps-là ?*

Je demeurais sur la rue [N]. Je faisais ça à pied. Et puis, les fins de semaine, on allait acheter, mon beau-frère pis moi, chez Robitaille, le marchand de fruits là dans la rue Ste-Julie. On allait acheter des légumes pis des fruits à réduction. Parce que pour la fin de semaine, y gardait pas ça. On descendait là, des caisses sur les épaules. Pis on mangeait des fruits toute la fin de semaine. C'est bon, c'est bien bon. Mais toujours des fruits... On n'avait pas le moyen de s'acheter d'autres choses.

Alors ça, je me souviens une fois, c'était (N) qui était Ministre de (N). Pis justement, quand mon deuxième est venu au monde, j'ai dit : « Maudit, j'vas aller y demander une augmentation de salaire. » Je pars, pis je m'en vas y demander cent piastres par année d'augmentation de salaire. J'ai dit : « Ma femme attend un bébé pis j'ai dit, y me faudrait cent piastres d'augmentation. » Y dit : « Écoute, c'est pas moi qui l'a fait c't'enfant-là qui va venir au monde. C'est toi

qui a eu du fun pour. J'ai pas d'affaire à te donner d'argent. » Ça, ça a été la réponse de (N), Ministre de (N), qu'y m'a faite à moi. Alors, c'est pour vous dire que dans ce temps-là, l'employé était considéré comme un esclave. C'est pas mêlant. « Si t'es pas satisfait, va-t-en. On en a un autre qui attend après la job. » Vous aviez pas de syndicat. Vous aviez pas de groupe. Vous aviez rien. Vous étiez seul. Si vous aviez pas d'influence, vous creviez comme un rat. C'était pas mêlant. Bien, c'était ça. Parce que par votre instruction, quand bien même vous auriez été le p'tit génie, si vous aviez pas d'influence, ça marchait pas. Parce que vous voyiez des cabochons monter en avant de vous autres par leur influence ou par le fait des fois que leur femme ou leur sœur couchait avec un tel, un député ou un ministre. Pis lui, avait une promotion. C'est ça qui arrivait. Pis c'était vrai. J'ai pas de cachette. C'est ça, c'est ça. Alors c'est ça qui était l'influence. C'est ça qui était l'influence dans ce temps-là. Un gars entrait dans une belle position; y avait quelqu'un qui s'était équartillé pour. Alors, quelqu'un qui s'équartillait pas, y restait là.

De peine et de misère, moi, j'ai monté. J'ai été acheteur au Ministère. Là, je me suis aperçu qu'y avait pas d'avancement dans ça. J'étais toujours en dedans pis j'irais pas plus loin que ça. Là, j'ai été à l'Université. J'ai suivi un cours de deux ans à l'Université. [...] J'ai reçu un papier de toilette. Pis je suis entré à l'extérieur. [...]

— *Aviez-vous pris ce cours à plein temps?*

Non, le soir.

— *Moi, y a une question qui me passe par la tête : vous auriez pas pu travailler pour (la compagnie d'assurance) comme comptable?*

Non.

— *C'était pas possible?*

C'était pas possible parce que d'abord... J'aurais pu peut-être... J'aurais pu, mais la position était pas assez sûre, là. Parce que (N) était une compagnie d'assurance, d'accord. Mais personne aurait prédit qu'elle aurait été aussi grosse qu'elle est aujourd'hui. Ensuite de ça, y aurait pas eu de possibilité. Non franchement, j'y ai pas pensé. C'était plus sûr au gouvernement encore que ça. On aurait la sécurité sociale. Pis dans ce temps-là, y en avait pas. Au gouvernement, on avait une pension. On avait des bénéfices en maladie. T'sais, c'était plus beau. Évidemment sans savoir ce que l'autre pouvait offrir.

Alors là, j'ai été à l'extérieur. J'ai travaillé quatorze ans à l'extérieur. Là j'étais... J'ai travaillé dur encore. [...] Là, au bout de ces années-là, j'ai dit : « Moi, j'serai plus capable de sortir à l'extérieur. » Pis là, ça s'en venait avec l'instruction. Les jeunes commençaient à me monter par dessus la tête, avec raison, parce qu'y étaient plus forts que moi en fait de... Là, j'ai été à Laval. Là, j'ai été six ans à Laval le soir, deux soirs par semaine. J'ai été six ans suivre un cours en administration. Pis là, j'ai sorti avec un papier.

— *Toujours un papier de toilette?*

Toujours un papier de toilette. Je l'ai justement ici. Y sont tous là. C'est beau, c'est bien beau. Et puis là, j'ai tombé administrateur. J'administras à

l'intérieur. J'avais trois cents quelques employés sous ma juridiction. Et puis, j'avais vingt et un ingénieurs. J'avais des techniciens. Réellement, ça allait bien mon affaire. Jusqu'à l'an passé. Pas l'an passé, mais '70, janvier '70, je pense. À tout événement, y ont commencé à sortir le traitement des données par ordinateur. Alors y ont pris mon service comme un service pilote. Y m'ont demandé de faire une... Ce nom, j'ai jamais été capable de le trouver. En tout cas, faire... Pas une planification, faire...

— *Une évaluation, pas une évaluation ?*

Pour les machines-là, pour les machines.

— *Une programmation ?*

Une programmation ! Pour les machines. J'avais vu ça dans les livres, pas autrement. J'avais vu ça par mon chèque de paye. T'sais, les poinçons, pis le chèque du Bell Téléphone, pis ainsi de suite. Bien, j'ai dit : « J'vas l'faire. » Je suis retourné à Laval, pis là je me suis remis à bûcher pour apprendre ça. Je l'ai pas appris à fond, mais juste la petite affaire que je voulais avoir, je l'ai appris. Pis là, je leur ai fait une programmation. Après avoir fait cette programmation-là, c'était parfait. Les jours de pluie étaient calculés. Les jours de congé, les arrêts de machines étaient calculés. Les pertes de temps. En fin de compte, tout était calculé avec des mémoires illimitées.

À tout événement, après que j'aie fait ça, j'arrive un matin au bureau au mois d'octobre, j'ai dit : « Dis-moi pourquoi faire que j'travail icitte ? J'ai trente-deux ans de service. Je m'en viens ici pourquoi ? Payer de l'impôt, user mon vieux linge. Je n'ai pas de vieux linge. » Je fais venir ma secrétaire. J'y demande ma pension : « J'm'en vas. » C'est ce qui est arrivé.

— *Après trente-deux ans de service ?*

Ar es trente-deux ans de service. Là, j'ai arrêté de travailler. Là, j'ai calculé qu'à mon âge, on s'en va vers la pente. Un gars est pas indispensable. Y peut se remplacer. Deuxièmement que la majorité des gens qui prennent leur pension, la prennent en chaise roulante. Y en profitent pas. Alors j'ai dit : « Moi, j'veux pas prendre ma pension en chaise roulante, pis j'suis pas indispensable pantoute. Pourquoi je reste icitte ? » J'ai parti, pis j'ai sacré mon camp. Je dis bien : « sacré mon camp. » Et puis, d'abord, j'ai plus de responsabilité. Pour quelle raison ? Je m'amuse. Je vas jouer au golf. Je vas jouer au golf. Je vas à la pêche. Je travaille à la maison. Je travaille. J'arrête pas. J'attends...

— *Pendant vos années de travail, vous êtes-vous intéressé à des activités socio-politiques, socio-culturelles ? Avez-vous fait une vie en dehors de... ?*

Ah, Seigneur ! J'ai été secrétaire du Club des [...] pendant deux ans. J'ai fondé la coopérative de [...]. J'ai été quatorze ans pour (N), président de comité. J'ai tout passé les comités dans (N). J'ai été pour la St-Vincent de Paul. J'ai été dans la Croix-Rouge. Là actuellement, j'ai été dans les Chevaliers de Colomb. Je suis encore dans les Chevaliers de Colomb. Y a rien que j'ai pas touché en fait de clubs ou d'organisations sociales. Je connais, c'est drôle de le dire, mais mon doux Seigneur, le vice-président d'Air Canada, je le tutoie. Combien de gens que je connais que par ces activités-là qui m'ont fait connaître des gens ! Le maire de

Québec, je le tutoie, pis y me tutoie. Pis d'autres gens aussi. D'autres personnes qui sont très bien connues. Comme (N) à Lévis qui vient de mourir. C'était un de mes grands amis. (N) et combien d'autres. Le président de (N), c'est un de mes grands amis, tout ça. Vous savez, y a une chose qu'y faut qu'un type se rentre dans la tête, pis ça, c'est quand y est jeune : faut pas qu'un type se limite à ses activités personnelles. Faut qu'y aille en chercher d'autres. Faut pas qu'un gars se limite. D'abord, y a des facteurs pour, pis y faut qu'il les exploite ces facteurs-là. Y va travailler pour rien. J'ai donc travaillé pour rien ! Y m'ont dit que j'ai travaillé pour rien. J'ai passé des nuits, moi, à travailler pour rien. Des semaines, des mois à travailler pour rien. Pourquoi ? Parce que deux choses dans la vie que faut qu'un gars ait : si vous êtes pas capable par vos moyens financiers de vous créer un cercle d'amis, de vous créer de bonnes relations, faut que vous l'ayiez par l'abnégation de votre travail. Parce qu'y en faut de ça. Si vous avez pas une piastre à dépenser pour amener monsieur un tel à manger, pour vous en faire un ami, travaillez pour monsieur un tel, gratuitement, pis vous allez vous en faire un ami. Ça a été ma politique, ça. Pis y faut nécessairement que c'en arrive là. Faut nécessairement que c'en arrive là. Y faut pas qu'un gars se limite à son cercle, à son entourage pis à sa p'tite communauté, pis pas aller plus loin. Pis y faut pas qu'un gars se dise : « Ah, maudit, si je prends ça, m'as passer une soirée de temps, moi, une fois par semaine. Qu'est-ce que ça va me donner ? » D'accord, le gars va passer son temps, une soirée de même. Y va perdre une soirée. Mais pour qui y va travailler ? Pour la collectivité, y va travailler. Le gars, lui, y va surnager un bout de temps pis y vont dire : « C'gars-là, on y demande quelque chose, y dit toujours oui, pis y fait bien son ouvrage. » C'est là que vous allez vous créer un certain ami. Moi, je sais prendre le téléphone ici, pis dites-moi un gars qui appeler, pis je vas l'appeler pis je le connais parce que j'ai travaillé pendant vingt ans de temps pour rien. J'ai travaillé, moi, pour rien, mes soirées, parti. Mais j'avais pas d'argent pour me faire un cercle d'amis. Alors, je le donnais par mon travail.

— *Les questions de politique, ça vous a pas... ?*

Oui, j'ai travaillé pour la politique. J'ai travaillé pour la politique.

Puis la politique, je vais vous dire sincèrement : « La minute que le gars a été élu, la minute que le gars est bien assis dans son fauteuil, y donne pas grand-chose. » La politique aujourd'hui, c'est quoi ? Que ce soit n'importe qui, j'ai pas de parti politique. Des hommes d'accord. Ça se résume à quoi la politique ? Est-ce que vous allez vous en aller pour défendre mes intérêts ? Bien, mon œil ! Mon œil ! Vous allez défendre mes intérêts, vous ? Bien, mon œil ! J'y crois pas ! Pis que ça soit n'importe lequel maudit parti, j'y crois pas ! Parce que réellement, qui est-ce qui aujourd'hui travaille pas pour lui ? Trouvez-moi en un. Y en a pas. Pis c'est tout à fait normal. Le gars, y faut qu'y se mette du pain pis y faut qu'y mange ses toasts le matin. Pis y va aller défendre le voisin, y va aller défendre le parfait inconnu ? Pourquoi ? Parce qu'y l'aime ? Parce que c'est un Canadien français ? Ben, mon œil. J'y crois pas !

Pis, ce qui est de valeur aujourd'hui... Moi, ce que je trouve de valeur, c'est les jeunes qui s'attachent à un parti, qui sont sincères, pis qui sont réellement sincères. Je leur dis encore une fois. Pis, qu'y s'imaginent que quel que soit le parti qu'y vont placer au pouvoir, par leur travail, gratuitement, bénévole, que ce parti-là, eux autres, y vont aller trouver le petit gars qui a balayé le poll ou

ben qui a compté les bulletins de votation, pis y va dire, le chef du parti va dire : « T'es un bon homme, mon gars. On te remercie. » Pis vous croyez que ça peut se réaliser ça ? Pas vrai ! Pas vrai ! Aucun ! Pis, quel que soit le parti. C'est pour ça que la politique, moi, j'y crois pas. J'y crois pas. Les avantages sociaux que vous recevez de la politique, quel que soit le parti, ça sort de votre poche. Le gars qui est là vous fait pas une faveur, malgré que c'est écrit en grosses lettres sur les journaux que les allocations sociales ont été augmentées à soixante-cinq piastres, les impôts augmentent aussi. C'est une faveur que le gars que vous avez mis là, y vous fait ? Y vous fait pas de faveur. Y joue avec votre argent. C'est comme un gars qui a vingt-cinq mille piastres, pis y sait pas quoi faire, y va le porter à un notaire pis y dit : « Place-moi ça. » C'est la même maudite affaire. La politique, c'est ça aujourd'hui.

— *Mais de fait là, prenons le jeune justement qui lave le poll pis qui compte les bulletins de vote. Mettons s'il le fait dans un idéal... Parce que souvent, c'est des jeunes qui sont...*

Y est dèçu, le p'tit gars.

— *Il le fait parce que lui, imagine que la société québécoise va être réorganisée.*

Oui, mais c'est de la fausse représentation. C'est pas vrai. C'est pas vrai. C'est ça que j'aime pas, moi, que je peux pas admettre, moi. Que le p'tit gars naïf, l'étudiant naïf, ou le gars sincère s'accote à côté d'un parti pis que les vieux rats là, eux-autres, pas vrai ça ! C'est pas vrai. Parce que si y se promène avec la bannière, quelle que soit la bannière, elle a peut-être été faite par un Juif, pis y l'a achetée. C'est vrai ça. Elle a peut-être été faite par un Anglais, pis y l'a achetée. Le p'tit gars au départ, y est frustré. Moi, je le vois de même. Je le vois de même. Pis prenons l'histoire, reculons en arrière. Les batailles du Haut-Canada pis du Bas-Canada. Ça, vous verrez pus ça. Le pont de Hull, y l'ont reconstruit. Ça, vous verrez pus ça. J'y crois pas pis c'est ça qui est de valeur, de voir les jeunes aujourd'hui, pleins de talent. Pis les gars, y devraient pas se battre sur ça. Y devraient pas batailler pour... On veut la langue française, d'accord. La langue française, on la veut. Qui est-ce qui la donne la langue française ? C'est vous pis moi. Quand même vous vous promèneriez sur la rue St-Jean, pis crier : « Parlons français, parlons français. » Si le gars à côté, y aime mieux la « beer ». Y veut avoir une bière en anglais. Qu'est-ce que c'est que ça va vous sacrer ? Qu'est-ce que c'est que ça va y faire, ça, lui ? C'est ça. Pis c'est ça qu'y comprennent pas. Pourquoi ? C'est nous autres à le faire. Vous allez à Montréal,

tout le monde parle en anglais, pis y se battent depuis des années pour avoir la langue française. Une métropole canadienne-française. Bien, mon œil un autre coup ! Pourquoi faire se battre ? Pourquoi faire que tous les Canadiens français le parlent pas le français ? Si réellement on est patriote, on le parle, le français. Moi, je vas à Montréal pis je parle français. J'ai appelé hier à Toronto, moi, pis j'ai demandé une opératrice française. « Just to bad but I can't speak English. » Pis je voulais avoir... Je paie mon compte, moi, au Bell Telephone. C'est un service. Donnez-moi le numéro de mon fils, pis je veux l'avoir en français.

— *L'avez-vous eu ?*

Oui, ça a pris du temps, mais je l'ai eu pareil.

— *De fait, si on met de côté la question de la politique. Tout à l'heure vous disiez qu'on s'en va vers une société qui va laisser de côté l'aspect humain. Si c'est pas par la politique qu'on peut faire changer ça, c'est comment ? Vous voyez ça comment. Si on a des aspirations à faire changer ça, pour que ça devienne plus humain ou quoi ? où vous mettriez des efforts ?*

Vous voulez parler de quoi là ? Sur la politique ou sur l'exode du citadin qui s'en va à l'extérieur ? Vous voulez parler, vous, la... ?

— *Disons d'une société plus humaine en général. Les grands thèmes que les jeunes sortent : une société plus humaine, une société où les Québécois seraient chez eux. Ça revient pas mal tout le temps au même, ça.*

Oui, oui. Mais Lesage avait lancé un mot. Ce mot-là avait été lancé, mais y était réellement... Y avait quelque chose dans ça. Malgré que je suis pas pour Lesage. Je veux pas discuter politique. « Maître chez nous. » C'était un mot, ça, que si chacun employait ce slogan-là, « maître chez nous », ça changerait la situation. Bien des fois, ça changerait la situation. Et puis, si les gens, au lieu de s'affilier à un parti... Quel que soit le parti. J'en mentionne aucun. Mais si par exemple, prenons l'Université Laval, prenons ce groupe d'étudiants-là. Ils sont dynamiques. C'est des gars intelligents, des intellectuels, pis des gars qui sont capables de conduire une chose à point, qu'y forment eux-mêmes. On n'a pas besoin d'aller loin. Prenons la Chine. Prenons la Chine. Prenons ensuite de ça l'Espagne. C'est plus catholique, mais enfin. On va prendre ces grands pays-là. Ces grands pays-là agissent en nationalistes. Y agissent pour eux-mêmes. Pourquoi que nous autres, on serait pas capable de le faire ? On est aussi développé qu'eux autres. Y sont partis à zéro. À part du feu d'artifice, y savaient pas grand-chose. Bon. Pis nous autres, on est plus développé. Pour quelle raison qu'on serait pas capable de le faire ? Sans intérêts financiers, remarquez bien. Vous avez pas besoin d'avoir une carte de membre dans vos poches pour être Canadien français ? Moi, je m'identifie pas comme ça. Je suis Canadien français parce que je parle le français. Pis quand je vais à l'extérieur, je parle le français. C'est pas mêlant, je le parle. Parce que c'est mon argent que je vas acheter. L'autre est à mon service. C'est ça qui est le point. L'appel téléphonique que j'ai fait, je l'ai fait en français, parce que je vas avoir un compte à payer. C'est moi qui le paie, ça. C'est un service public. Pas besoin d'aller bien loin pour ça. Pis pas besoin d'appartenir à un parti politique.

Une campagne seulement, bien placée, bien organisée, changerait toute la maudite patente. Pis ça serait facile. Pourquoi? Parce que vous avez des éléments bénévoles. Vous allez avoir des gars qui vont travailler à ça gratuitement. Vous avez ensuite de ça la jeunesse qui influence la vieillesse en maudit. Et puis, vous avez ensuite de ça la masse qui est préparée, elle, à c't'affaire-là. Je parle pas de séparatiste mais par exemple, tout en acceptant ce que le gars veut nous donner. Moi, je suis de même parce que les Esquimaux...

Bon, bien... Alors en résumé, qu'est-ce qu'on pourrait dire pour se faire pardonner pour les conseils?

— *De fait, simplement, en deux mots on a toujours l'habitude de finir l'entrevue... Maintenant, on a parlé que la société avant 1940, y avait ceux qui étaient à l'aise, au-dessus de la moyenne, pis vous avez dit que ça avait changé avec la guerre. Comment vous verriez la société aujourd'hui divisée par classes, ou par groupes, ou...?*

Bien, la société aujourd'hui divisée par classes, est difficile, est difficile, la société, à analyser. Est-ce qu'on pourrait dire d'abord qu'on a une société? Si on parle selon les ébats de cette société-là, on pourrait dire qu'on peut différencier un groupe d'un autre. Moi, je dis qu'on peut pas différencier un groupe d'un autre aujourd'hui. Et je reviens à dire qu'est-ce que je disais antérieurement: les moyens financiers aujourd'hui, le pauvre a exactement le même moyen d'avoir ce que le riche a, par les sociétés de finance, par les allocations qu'il reçoit, par divers canaux financiers qui lui sont accessibles.

— *Mais si y s'est fait un nivellement à ce sujet-là, est-ce que vous voyez qu'y s'est fait d'autres groupes d'influence ou qu'y demeure une certaine ségrégation au moins...?*

On a toujours... On peut pas dire... On peut pas dire aujourd'hui qu'y a une différence, qu'y a une différence dans la société en fait de niveau d'instruction ou de niveau de... De niveau d'instruction, tenons-nous en là. Ce qui était auparavant, ce qui était comme je disais tout à l'heure... Le médecin, l'avocat, le professionnel avant étaient montés sur un piédestal. Aujourd'hui, c'est au même niveau, ça. On a le génie qui est au même niveau du technicien. C'est-à-dire qu'y est peut-être pas au même niveau financier si on peut dire, mais au niveau humain, y est exactement la même chose. Y a pas de différence entre le technicien et le génie. C'est-à-dire que les deux peuvent travailler ensemble. Les deux collaborent ensemble. Les deux s'acceptent. C'est une différence, ça, avec avant. On va prendre le type qui travaille, le type de la rue qui travaille aujourd'hui, bon, enlevez-lui par exemple ses « overalls », donnez-lui l'habit qu'y peut aller s'acheter à crédit si l'on veut dire, y s'en va dans une place pis quelle que soit la place, quel que soit le restaurant, y a aucune différence, aucune différence. Différence de manières, différence d'agissements, peut-être. Y aura peut-être une différence de manières et d'agissements par le fait que le type de la rue, lui, a pas reçu la formation que l'autre a reçue. Dans ses agissements. En fin de compte, on pourrait peut-être le reconnaître comme ça, mais pas... Parce que je connais, moi, des gars qui ont reçu une très bonne instruction pis qui agissent comme des types de la rue. Alors, non. Moi, la différence est pas assez forte pour être remarquée. Parce que comme je vous disais tout à l'heure là, le type de la

rue peut s'avoir la même maison dans Sillery Garden. Y va emprunter, pis y va travailler jour et nuit, pis y va être là quand même. Y va avoir le même char. Y va aller aux courses. N'importe où. De la différence, j'en vois pas, moi. Parce que le gars qui a de l'argent, y l'a gagné. Y l'a placé. Elle a un revenu. Elle fait un revenu. L'autre en a pas, mais par contre, y fait un salaire. Y peut emprunter sur ce salaire-là, qui le met quasiment au niveau de l'autre. Mais seulement, y est plus restreint, par exemple. Dans une manière. Parce que la minute qu'y reçoit son chèque de paie, y en donne un peu. Mais y a toujours une possibilité de réemprunter. Alors, y vit tout le temps de même, le gars. Pis, qu'est-ce qu'y arrive plus tard? Qu'est-ce qu'y se dit? « Ah, la minute que ça marchera pus, l'gouvernement est là, pis les allocations sociales. » C'est vrai. Pis vous prenez des gars aujourd'hui qu'y vivent sur les allocations sociales. Moi, je connais des gars qui ont des skidoos pis des gros chars. Pis les skidoos sont pas enregistrés parce que si le skidoo est enregistré, y perdent leurs allocations. Quelle différence y peut y avoir? Y en a pas. Le gars s'en va en Europe, y va en Europe, y donne quarante piastres, maudit, pis y va en Europe, pis y revient pis tous ses hôtels sont payés, pis y paie ça à tempérament. Quelle différence qu'y a? Y en a pas. Y en a pas. Non. Tandis qu'avant, y en avait.

Alors ça, c'est un peu le résumé que j'avais à vous donner. Maintenant moi, personnellement, moi, j'ai vécu les deux époques pis moi, je dis qu'aujourd'hui, y a une très grosse différence d'avec hier. La différence en est que le moyen de luxe que nous avons aujourd'hui nous rend paresseux, nous rend apathiques. Parce qu'on voudrait toujours avoir plus. On voit l'autre qui l'a, le plus. Tandis qu'hier, on se contentait de ce qu'on avait pis on n'avait pas le restaurant à notre portée, pis on mangeait très bien. On mangeait même mieux. Si vous regardez les hôpitaux aujourd'hui, analysez les maladies qu'y peuvent avoir. Pis vous allez vous apercevoir que les gars qui sont malades du foie, d'avoir pris un coup, y en a. Pis y en a en maudit! Des gars qui meurent des infarctus, y en a. Et pis les maladies... Avant, y avait les mêmes maladies, vous allez me dire. Y étaient occasionnées par quoi? Par le travail. Bien, un gars buvait. Y buvait de la mauvaise boisson, pis y tombait mort tout de suite. C'était final. Bon ben, c'est ça, moi... C'est un peu...